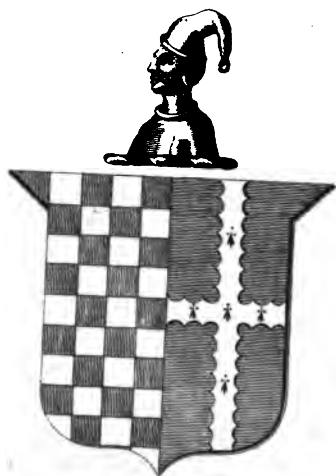






1st & unrecorded collected edition of Fontenelle.

Unknown to all bibliographers.

I 7ff. incl. frontis 354pp, 2ff table + large folding engraving

II 9ff incl. frontis 140 pp.
8ff incl frontis, 159pp.

III. 9ff. incl. frontis, 206 pp.
6ff incl. frontis, 182pp, 4ff table.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE

De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Qui contient

LES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

LE JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DEUX PARTIES DES DIALOGUES DES MORTS.





DIALOGUES DES MORTS.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Académie Françoise,

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygen-Dam.

M. D. CCI.


UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

A LUCIEN.

AUX CHAMPS ELISIENS.

LLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'aprés avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vray Héros de l'Epistre Dédicatoire; c'est luy dont on peut publier les loüanges avec sincérité, & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut-estre on trouvera que j'ay esté bien hardy d'avoir osé travailler sur vostre Plan; mais il me semble que je l'eusse esté encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ay quelque lieu d'esperer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moy, & j'ose vous dire que si par hazard mes Dialogues avoient un peu de succez, ils vous feroient plus d'honneur que les vostres mesme ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que

cette idée est assez agréable, pour n'avoir pas besoin d'estre bien exécutée. J'ay fait tant de fond sur elle, que j'ay crû qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ay suprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroistre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais aprés tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il estoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ay tâché de vous imiter dans la fin que vous vous estiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ay fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eust pas esté la peine de les faire parler; des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut suposer que les Morts sont Gens de grande réflexion, tant à cause de leur experience, que de leur loisir; & on doit croi-

re pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'icy haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifference & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'interest. Vous avez fait la plûpart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroist que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands Parleurs, & je suis entré aisément dans vostre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matieres. Je croirois mesme sans peine qu'ils devroient être assez éclairez, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader icy que les Morts eussent changé de caracteres, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposez. Quand on a une fois conçû dans le monde une

opinion des Gens, on n'en sçauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, & peut-estre aussi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ay pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de veritables Morts, & d'Avantures veritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la Fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps aprés eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France sur une infinité de raports qu'on vous en a faits, & que vous sçavez qu'elle est aujourd'huy pour les Lettres, ce que la Grece estoit autrefois. Sur tout vôtre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler nôtre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le mesme goust que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre vôtre stile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjoüement naïf, qui

sont

sont si propres pour le Dialogue! Pour moy, je n'ay garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien sçu qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.





AVERTISSEMENT.

LE ſuccez de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux-cy, & dont j'avois déja quelques ébauches. J'ay trouvé tout le monde perſuadé que la matiere n'eſtoit pas épuiſée, & qu'elle pouvoit encore me fournir ſans peine, autant qu'elle m'a fourni. J'ai pris du temps pour la ſeconde Partie, afin de tâcher à la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la premiere, m'a donné preſque autant de crainte que de courage.

LES OEUVRES

DE

Mr. de FONTENELLE,

Contiennent

TROIS VOLUMES.

Dont le

Premier contient.

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et le Jugement de Pluton, sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts.

Tome Second.

Entretiens sur la Pluralité des Mondes.
Histoire des Oracles.

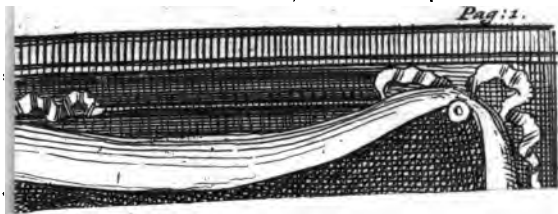
Tome Troisieme.

Lettres Galantes de Monsieur le Chevalier D'Her. ***.
Poësies Pastorales, Avec un Traité sur la Nature de l'Eclogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes.

CATALOGUE des LIVRES
de bel Esprit, qui se vendent
Chez PIERRE MORTIER.

Oeuvres de Saint-Evremond 8. 8 voll.
Saint-Evremoniana. 8.
Oeuvres du Pere Rapin 12. 3 voll.
Oeuvres de Scarron 12. 10 voll.
Don Quichot de la Manche 12. 5 voll.
Recueil de pieces de Prose & Poësie, de Mad. la Suse & Pelisson.
Pensées Ingenieuses des Anciens 12.
Oeuvres de Mr. Le Chevalier de Meré 12. 2 voll.
Du grand & du sublime dans les moeurs, 12.
Furetieriana 12.
Sorberiana 12.
Menagiana 12.
Perroniana & Thuana 12.
Caractères de Theophraste par Mr. de la Bruiere 12. 3 voll.
Entretiens curieux de Tartuffe & de Rabelais, sur les femmes 12.
Theatre Italien 12. 3 voll.
Recueil de Chansons de l'Opera 12. 2 voll.
Maniere de bien Penser dans les ouvrages d'Esprit 12.
Recueil des plus belles Pieces des Poëtes François 12. 5 voll.
Dialogues Satiriques. 12.
Les Memoires de M. de Saint-Evremont, contenant diverses avantures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde, in 12. voll.
On trouve Chez Ledit Mortier un Catalogue de tous les Livres imprimez en Hollande & dans les Pays Estrangers.

DIALO-





DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINE'.

VOus pouvez le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les Murailles de Thebes, que vous aviez ruïnées, pourveu que l'on y mît cette Inſcription. *Alexandre le Grand avoit abatu ces Murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand' peur que les

Siecles à venir n'ignoraſſent quel Métier vous aviez fait ?

PHRINE'.

J'y avois excellé, & toutes les Perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion que ce puiſſe eſtre, ont la folie des Monumens & des inſcriptions.

ALEXANDRE.

Il eſt vray que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuſes Pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied, & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir eſté fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRINE'.

Mais moy, j'avois cet avantage par deſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les Murailles de Thébes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez eſté le

le plus grand Conquerant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pû réparer les ravages que vôtre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voila deux choses qui assurément n'estoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous sçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINÉ.

Et vous, vous estes fort satisfait d'avoir desolé la meilleure partie de l'Univers? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée! Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois estre encore un illustre Conquerant.

PHRINÉ.

Et moi, une aimable Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tout Païs; & les Roys même, ni les

Conquerans, n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vostre Pere Philippe estoit bien vaillant, vous l'estiez beaucoup aussi ; cependant vous ne putes ny l'un ny l'autre inspirer aucune crainte à l'Orateur Démosthene, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux ; Et une autre Phriné que moy (car le nom est heureux) estant sur le point de perdre une Cause fort importante, son Avocat qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de luy arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & aussi-tôt à la veuë des beautez qui parurent, les Juges qui estoient prests à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les atraits d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le sévere Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoy que vous ayez appellé encore une Phriné à vôtre sécours, je ne croy pas que le party d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grand' pitié si....

PHRINE.

Je sçay ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de vôtre gloire ce qui ne vous en appartient pas, si je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en est deuë, croyez-vous que vous n'y perdissiez guere? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez esté bien persuadée. Mais pensez-vous que ce Personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRINE.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avouë que j'ai extrémement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avez aussi outré celuy de Grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquestes. Si je n'avois eu que deux ou trois galante-

ries tout au plus, cela estoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les Murailles de Thébes, c'estoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquerir la Grece, les Isles voisines, & peut-estre encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable; mais de courir toûjours, sans sçavoir où, & de prendre toûjours des Villes, sans sçavoir pourquoi, & d'executer toûjours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces Personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moy.

PHRINE.

Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractéres les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIA-

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf sur tes épaules, aux Jeux Olimpiques?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusque sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athletes. Au contraire, ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans, qui avoient banni les Coqs, de peur d'en être éveillez, & qui prioient les Gens à manger un an avant le

jour du Repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te mocques des Sibarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un Bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup?

MILON.

Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de Roses, dont ton Lit estoit semé, il y en avoit eu une sous toy qui s'estoit pliée en deux?

SMINDIRIDE.

Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoy te paroist-elle si étrange?

MILON.

Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parust pas?

SMINDIRIDE.

Quoy, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtresse, à qui il a rendu des services sig-

signalez, soit troublé dans la possession de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoissance n'agisse dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination?

MILON.

Non, je n'en ai jamais veu. Mais quand cela seroit?

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuse, se trouvast peu satisfait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient reüssi sur des mesures fausses & mal prises?

MILON.

Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet Amant, & ce Conquerant, & generalement presque tous les Hommes, quoy que couchez sur des Fleurs ne sçauroient dormir, s'il y en a une seule feuille pliée

pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étenduës, & qu'aucune ne se plie; cependant le ply d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne suis pas fort sçavant sur ces matieres-là ; mais il me semble que toi , & l'Amant, & le Conquerant que tu supposes, & tous tant que vous estes, vous avez extrémement tort. Pourquoy vous rendez-vous si délicats ?

SMINDIRIDE.

Ah , Milon , les Gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi , mais ce sont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MILON.

Je voy bien ce que c'est. Les Gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien estre sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez

assez d'agrémens pour eux, & sur ce pied-là je trouve qu'ils ont raison.

SMINDIRIDE.

Ce n'est point du tout cela. Les Gens d'esprit n'ont point plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

MILON.

Ils sont donc fous, de s'amuser à estre si délicats.

SMINDIRIDE.

Voila le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des Hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualitez & de l'esprit, & du cœur; on se sçait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquerir quand on n'en a pas; cependant la délicatesse diminuë le nombre des plaisirs, & on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les Hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agreables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIA-

DIALOGUE III.

DIDON,

STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse! Vous sçavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidelité si éxacte à mon premier Mari, que je me brûlai toute vive, plûtôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pû estre à couvert de la médisance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile, de changer une Prude aussi severe que moi, en une jeune Coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger dés le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la verité, le Bucher où je fus consumée, m'est demeuré. Mais devinez pourquoi je m'y jette? Ce n'est plus de peur d'estre obligée à un second mariage,

ge, c'est parce que je suis au desespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne Foi, cela peut avoir des consequences tres-dangereuses. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veüillent se brûler par fidelité conjugale, si aprés leur mort un Poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-estre vôtre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-estre a-t'il démêlé dans vôtre vie quelque intrigue que vous esperiez qui ne seroit pas connuë. Que sçait on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de vôtre Bucher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vrai-semblance, je consentirois que l'on me soupçonnast; mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fusse au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites là est quelque chose. Cependant, Enée & vous, vous paroissiez

ex-

extrémement estre le fait l'un de l'autre. Vous aviez esté tous deux contraints d'abandonner vôtre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers; il estoit Veuf, vous estiez Veuve; voila bien des rapports. Il est vrai que vous estes née trois cens ans aprés lui; mais Virgile a veu tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous separoient, n'estoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raisonnement est-ce-là? Quoi, trois cens ans ne sont pas toûjours trois cens ans, & malgré cet obstacle, deux Personnes peuvent se rencontrer, & s'aimer?

STRATONICE.

Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il estoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il attaquast ma reputation, pour mettre ce beau mystere dans ses Ouvrages.

STRATONICE.

Mais quoi? vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes?

DIDON.

Rien moins. Il m'a recité icy son Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître, est assurément divin, à la médisance prés. J'y suis belle, j'y dis de tres-belles choses sur ma passion pretenduë; & si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

Dequoi vous plaignez-vous donc; On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë; voila un grand malheur! Mais en récompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-estre pas.

DIDON.

Quelle consolation?

STRATONICE.

Je ne sçay comment vous estes faite; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'estois de cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roy de Syrie mon Mary, fut malcontent de moy; & pour se vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son Tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets, zelez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoi que les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlast, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le premier merite d'une Femme étoit d'estre belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA-

STRATONICE.

Je ne décide point quel eſt ce premier merite; mais dans l'uſage ordinaire, la premiere queſtion qu'on fait ſur une Femme que l'on ne connoît point, c'eſt, *eſt-elle belle?* La ſeconde, *a-t-elle de l'eſprit?* Il arrive rarement qu'on faſſe une troiſiéme queſtion.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'euſſe jamais crû qu'un Faiſeur de Chanſonnettes euſt oſé ſe comparer à un Philoſophe d'une auſſi grande reputation que moi.

ANACREON.

Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe, mais moy, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appellé le

ſage Anacreon, & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celuy de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter?

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'eſtre amoureux; & la merveille eſt, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celuy de Philoſophe, qui vous a couſté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les Queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez-vous composé de gros Volumes ſur des matieres obſcures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il faloit être bien habile pour trouver moyen d'acquerir plus de gloire avec vôtre Lut & vôtre Bouteille, que les plus Grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux. ANA-

ANACREON.

Vous prétendez railler ; mais je vous soûtiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ay chanté, & comme j'ai bû, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toûjours le temps comme il viendroit ; enfin il y auroit auparavant bien des petites choses à regler chez soy ; & quoy qu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guerir ny de l'ambition, ny de l'avarice ; on se fait une entrée agreable à la Cour du grand Alexandre ; on s'attire des Presens de cinq cens mille Ecus, que l'on n'employe pas entierement en experiences de Physique selon l'intention du Donateur ; & en un mot, cette sorte de Philosophie mene à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait icy bas bien des

médiſances de moy ; mais aprés tout, l'Homme n'eſt Homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à déveloper toutes ces Enigmes qu'elle nous propoſe.

ANACREON.

Voila comme les Hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle-même une choſe admirable, & qui leur peut être fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprés d'eux à regler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planetes, & en meſurer les mouvemens, ou bien ils la promenent ſur la terre pour luy faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent être Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'éteindre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des Cauſes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA-

ANACREON.

La Philoſophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la Nature, & le Philoſophe penſe à ſoy. Mais qui euſt voulu l'être à une condition ſi dure? Helas! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'être Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moy, je n'ai point eſté d'humeur à m'engager dans les Speculations; mais je ſuis ſûr qu'il y à moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres, qui font profeſſion d'en parler que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſez tant; dans celle-ci par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or.
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vite,
En luy donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſevere
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus neceſſaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſoucy.

ARISTOTE.

Si vous ne voulez appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien vôtre Chanſon ; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ay écrit ſur cette matiere ; & tout le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de plus beau ny de plus clair que ce que j'ay dit des paſſions.

ANACREON.

Quel abus ! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſiderer, mais non pas à guerir ; & ils ont trouvé le ſecret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus prés que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, préchent le mépris des richeſſes, & des Poltrons qui ſe battent ſur la définition du Magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.



HOMERE.

EN verité toutes les Fables que vous venez de me reciter, ne peuvent eſtre aſſez admirées. Il faut que vous ayez eu beaucoup d'art pour déguiſer ainſi en petits Contes, les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtus & auſſi familieres que celles là.

ESOPE.

Il m'eſt bien doux d'être loüé ſur cet Art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HOMERE.

Moy? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESOPE.

Quoy, n'avez-vous pas prétendu cacher

de grands myſteres dans vos Ouvrages?

HOMERE.

Helas! point du tout.

ESOPE.

Cependant tous les Sçavans de mon temps le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ny dans l'Odiſſée, à quoy ils ne donnaſſent des Allégories les plus belles du monde. Ils ſoûtenoient que tous les ſecrets de la Theologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques meſme, eſtoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les déveloper; ou l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais à cela prés, ils convenoient que vous aviez tout ſçeu, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir, je m'eſtois bien douté que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophetiſer des choſes éloignées en attendant l'évenement; il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des Fables, en attendant l'Allegorie.

ESOPE.

Il faloit que vous fussiez bien hardy, pour vous reposer sur vos Lecteurs du soin de mettre des Allégories dans vos Poëmes. Où en eussiez-vous esté, si on les eust pris au pié de la Lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eust pas esté un grand malheur.

ESOPE.

Quoy ? ces Dieux qui s'estropient les uns les autres; ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une Assemblée de Divinitez menace *l'Auguste* Junon de l'abattre; ce Mars, qui estant blessé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un seul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) tout cela eust esté bon sans Allégorie?

HOMERE.

Pourquoy non? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vray; détrompez-vous. L'esprit humain, & le faux simpatisent extrêmement. Si vous avez

avez la verité à dire, vous ferez fort bien de l'enveloper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune verité. Ainsi le vray a besoin d'emprunter la figure du faux pour estre agréablement receu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance & sa demeure ordinaire, & le vray y est étranger. Je vous diray bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des Fables allégoriques, il eust bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une chose qui n'eust point trop esté hors d'aparence, & auroient laissé-là l'Allégorie ; & en effet, vous devez sçavoir que mes Dieux, tels qu'ils sont, & tous mysteres à part, n'ont point ésté trouvez ridicules.

ESOPE.

Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croyé que les Bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

HOMERE.

Voila une plaisante peur.

Eso-

ESOPE.

Hé quoy, si l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ay fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'est pas là mesme chose. Les Hommes veulent bien que les Dieux soient aussi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les Bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUisque vous voulez sçavoir mon avanture, la voicy. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un

d'un agrément à pretendre au Thrône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sçait l'affluence qu'il y eut. J'y allay, & je ne doutay point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux tres-vifs, & un air assez agréable & assez fin, je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les visages les unes des autres; & je remarquay avec plaisir que mes Rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles sans rien dire; mais quand il vint à moy, mes yeux me servirent bien, & ils l'arresterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'estoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'estois Imperatrice; & dans le trouble d'esperance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

AT-

ATHENAIS.

Il faloit que cet Empereur-là fust d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'esprit, & qu'il ne s'y connust guére, pour croire que vostre réponse en marquast beaucoup; car franchement, elle n'est pas trop bonne, & vous n'avez pas grand'chose à vous reprocher.

ICASIE.

Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a fait Imperatrice; & moy, la seule aparence de l'esprit m'a empeschée de l'estre. Vous sçaviez mesme encore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; & avec tout cela vous ne laissastes pas d'épouser Théodose le jeune.

ATHENAIS.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vostre, j'eusse eu grand' peur. Mon Pere aprés avoir fait de moy une Fille fort sçavante & fort spirituelle, me desherita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, & à dire le vray, je le croyois comme luy. Mais je voy présentement que je courois un grand ha-

hazard, & qu'il n'estoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, & avec la seule Philosophie en partage.

ICASIE.

Non assurément; mais par bonheur pour vous, mon avanture n'estoit pas encore arrivée. Il seroit assez plaisant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvay, quelque autre qui sçauroit mon Histoire, & qui voudroit en profiter, eust la finesse de ne laisser point voir d'esprit, & qu'on se moquast d'elle.

ATHENAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela luy réüssist, si elle avoit un dessein; mais bien souvent on fait par hazard des plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas oüy parler d'un Peintre qui avoit si bien peint des Grapes de Raisin, que des oiseaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle reputation cela luy donna. Mais les Raisins estoient portez dans le Tableau par un petit Païsan; & on disoit au Peintre, qu'à la verité il faloit qu'ils fussent bien faits, puis qu'ils attiroient les oiseaux; mais qu'il faloit aussi que le petit Païsan fust bien mal fait,

fait, puisque les Oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant si le Peintre ne se fust pas oublié dans le Petit Païsan, les Raisins n'eussent pas eu ce succez prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En verité; quoy qu'on fasse dans le monde, on ne sçait ce que l'on fait; & aprés l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eust esté necessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succés differens aux mesmes choses, afin de se moquer toûjours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

AVEC

DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE,

PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUy, je fus bel esprit dans mon siecle, & je fis auprés des Princes une fortune assez considerable.

AUGUSTE.

Vous composastes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARETIN.

Point-du-tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eust pas pû estre si je me fusse amusé à loüer. Ils estoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns batoient, les autres estoient batus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs loüanges.

AUGUSTE.

Que faisiez-vous donc ?

P. ARETIN.

Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique ; mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom ; qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V. dont assûrément vous avez entendu parler icy-bas, s'estant allé faire batre fort mal-à-propos, vers les Côtes d'Afrique, m'envoya aussitôt une assez belle Chaîne d'or. Je la receus, &.la regardant tristement ; *Ah c'est là bien peu de chose*, m'écriay-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas sujet de concevoir l'esperance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autruy ?

truy? C'est un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AUGUSTE.

Quoy que vous en puissiez dire, le metier de loüer est plus sûr, & par consequent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous? je n'estois pas assez impudent pour loüer.

AUGUSTE.

Et vous l'estiez bien assez pour faire des Satires sur les Testes couronnées?

P. ARETIN.

Ce n'est pas la mesme chose. Pour faire des Satires, il n'est pas toûjours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines loüanges fades & outrées, il me semble qu'il faut en quelque sorte mépriser ceux-mesmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel party vous prendriez parmi les Dieux, & que c'estoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre, ou si vous

vous feriez Dieu Marin, en époufant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux, l'honneur de vostre alliance, ou enfin si vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprés du Scorpion qui tenoit la place de deux Signes, & qui en vostre consideration se seroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne soyez pas étonné que Virgile eust ce front-là. Quand on est loüé, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des loüanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit.

P. ARETIN.

Vous esperiez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nymphe de la mer, ou que vous auriez un apartement dans le Zodiaque?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de loüanges-là, on en rabat quelque chose, pour les ré-

réduire à une mesure un peu plus raisonnable; mais à la verité on n'en rabat guére, & on se fait à soy-même bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours le profit de croire qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires, & que par son mérite on a réduit ceux qui loüoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARETIN.

Je voy bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les loüanges dans tous les excés; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vangiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux selon toute vôstre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témerité de s'opposer à vous, mais qu'aussi-tost que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vangeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On loüoit une partie de vostre vie aux dépens de l'autre. Pour moy, j'aurois craint que vous

ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit, *Choisissez de la sévérité, ou de la clémence, pour en faire le vray caractere d'un Héros, mais aprés cela, tenez-vous-en à vostre choix.*

AUGUSTE.

Pourquoy voulez-vous qu'on y regarde de si prés? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'estre loüez; & s'ils le sont sur des choses oposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARETIN.

Mais quoy? Ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les Eloges dont on vous accabloit? Estoit-il besoin de raffiner beaucoup, pour s'apercevoir qu'ils estoient attachez à vostre rang? Les loüanges ne distinguent point les Princes; on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres; mais la Posterité distingue les loüanges qu'on a données à differens Princes. Elle en confirme les unes, & déclare les autres de viles flateries.

Au-

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins que je meritois les loüanges que j'ay reçûës, puis qu'il est sûr que la posterité les a ratifiées par son Jugement. J'ay même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoûtumée à me regarder comme le modelle des Princes, qu'on les loüe d'ordinaire en me les comparant, & souvent la comparaison me fait tort.

P. ARETIN.

Consolez-vous ; on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent icy, parlent de Loüis XIV. qui regne aujourd'huy en France, c'est luy qu'on regardera désormais comme le modelle des Princes, & je prévoy qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir loüer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roy.

AUGUSTE.

Hé bien ? Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une éxagération si forte, l'écouteront avec plaisir.

P. ARE-

P. ARETIN.

Cela pourra estre. On est si avide de loüanges, qu'on les a dispensées, & de la justesse, & de la verité, & de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroist bien que vous voudriez exterminer les loüanges. S'il faloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner?

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient sans interest. Il n'apartient qu'à eux de loüer. D'où vient que vôtre Virgile a si bien loüé Caton, en disant qu'il preside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont separez d'avec les autres? C'est que Caton estoit mort; & Virgile qui n'esperoit rien ny de luy, ny de sa famille, ne luy a donné qu'un seul Vers, & a borné son Eloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loüé en tant de paroles, au commencement de ses Georgiques? Il avoit pension de vous.

Au-

AUGUSTE.

J'ay donc perdu bien de l'argent en loüanges?

P. ARETIN.

J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos Successeurs, qui aussi-tost qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on composast jamais de Vers pour luy?

AUGUSTE.

Hélas! Il avoit plus de raison que moy. Les vrayes loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vray que dans les passions que nous avons euës toutes deux, les Muses ont esté

esté de la partie & y ont mis beaucoup d'agrément; mais il y a cette diférence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans; & moy, j'estois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien? cela veut dire que j'aimois autant que vous estiez aimée.

LAURE.

Je n'en suis pas surprise, car je sçay que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les Hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poësies. Le Personnage d'une Femme n'est que de se défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en estois un peu fâchée; c'est une injustice qne les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celuy de se défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point, nostre party a ses

a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaist ; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toûjours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que si les Hommes nous attaquent, ils suivent le panchant qu'ils ont à nous attaquer ; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de panchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, & redoublées si souvent, combien ils estiment la conqueste de vostre cœur ?

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques ? Ils en voyent le succés avec plaisir dans tous les progrés qu'ils font auprés de nous ; & nous, nous serions bien fâchées que nostre résistance eust trop de succés.

LAURE.

Mais enfin, quoy qu'aprés tous leurs soins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toûjours une espece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'estre aimez que celuy de triompher de la Personne qui les aime; & les Amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont Conquérans.

LAURE.

Quoy? auriez-vous voulu qu'on eust étably que les femmes attaqueroient les Hommes?

SAPHO.

Et quel besoin y a-t-il que les uuns attaquent, & que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre, autant que le cœur en dira.

LAU-

LAURE.

Oh! les choses iroient trop vîte, & l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que seroit-ce si l'on estoit receu dés que l'on s'offriroit? que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire; toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plû; tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs & de peines, qu'on appelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espece de combat, j'aimerois mieux qu'on eust obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de panchant qu'eux à la tendresse? A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAURE.

Oüy, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire

mieux goûter la victoire à celuy qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ny si foible qu'il se rende d'abord, ny si fort qu'il ne se rende jamais. C'est-là nostre caractere, & ce ne seroit peut-estre pas celuy des Hommes. Croyez-moy, aprés qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont; & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gasteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Est donc vous, divin Socrate! Que j'ai de joye de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce Païs-cy, & dés mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin aprés avoir remply mon Li-

vre

vre de voſtre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſediez cette vertu ſi * *naïve*, dont les *allûres* eſtoient ſi naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, meſme dans les heureux ſiecles où vous viviez.

SOCRATE.

Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroiſt avoir eſté Philoſophe; mais comme vous eſtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ay vû icy perſonne, (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher ma converſation.) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'eſt-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrémement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SOCRATE.

J'en ſuis ravy. Je m'étois toûjours bien douté qu'il faloit qu'il devinſt meilleur & plus ſage qu'il n'eſtoit de mon temps.

* *Termes de Montaigne.*

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais eſté. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du temps que vous avez vû, & où regnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moy, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle, où vous venez de vivre. Quoy? Les Hommes d'à-préſent ne ſe ſont point corrigez des ſottiſes de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je croy que c'eſt parce que vous eſtes ancien, que vous parlez de l'antiquité ſi familierement; mais ſçachez qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON-

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les Oiseaux, qui se laissent toûjours prendre dans les mesmes filets, où l'on a déja pris cent mille Oiseaux de leur espece. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les sottises des Peres sont perduës pour les Enfans.

SOCRATE.

Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage, & plus reglée que n'a esté sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les siecles ont les mesmes panchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mesmes sottises.

SOCRATE.

Et sur ce pié-là, comment voudriez-vous que les siecles de l'antiquité eussent mieux valu que le siecle d'aujourd'huy?

MONTAIGNE.

Ah ! Socrate. Je sçavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raisonner, & d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliez estre la Sage-Femme de leurs pensées, & les faire accoucher. J'avouë que me voila accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois ; cependant je ne sçaurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigoureuses* & *roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclés, ny enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoy tient-il ? Est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames ; & pourquoy ne se seroit-elle encore épuisée en rien, horsmis en Hommes raisonnables ? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dégeneré ; pourquoy n'y auroit-il que les Hommes qui dégenerassent ?

MONTAIGNE.

C'eſt un point de fait, ils dégenerent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſçu faire ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

SOCRATE.

Prenez-garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpece particuliere, l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Périclés, & moy, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans voſtre ſiecle des Gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaiſſer ſes Contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos Anceſtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent, noſtre Poſterité nous eſtime plus que nous ne méritons, mais, & nos Ançeſtres, & nous, & noſtre Poſtérité, tout cela eſt bien égal, & je croy que le Spectacle du

Monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil ; car c'eſt toûjours la meſme choſe.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout eſtoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiecles diférens avoient leurs differens caracteres comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiecles ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans ? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinez ? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers ?

SOCRATE.

Il eſt vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoy donc n'y aura-t-il pas pas des ſiecles plus vertueux, & d'autres plus méchans ?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas une conſequence. Les Habits changent ; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe, ou la groſſiereté, la ſcience, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine

taine naiveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siecle, mais la mode d'estre sçavant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'estre desintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la Nature en a peut-estre deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MONTAIGNE.

Cette distribution d'Hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourroit bien y avoir des siecles mieux partagez les uns que les autres.

SOCRATE.

La nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous ? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que luy.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardy d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne.

Ne

Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, & de se tuer luy-même pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant luy auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! si vous examiniez de prés cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premierement, il y avoit si long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dust tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troisiémement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'estant couché, & ne trouvant point son Epée sous le chevet de son Lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de là,) il appella pour la demander un de ses Esclaves, & luy déchargea sur le visage un grand coup de

de poing, dont il luy cassa les dents; ce qui est si vray, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avouë que voilà un coup de poing, qui gâte bien cette mort philosophique.

ADRIEN.

Vous ne sçauriez croire quel bruit il fit sur cette Epee ôtée, & combien il reprocha à son Fils & à ses Domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il falut qu'ils sortissent de sa Chambre & le laissassent se tuer.

M. D'AUTRICHE.

Veritablement les choses pouvoient se passer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, estoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne se fust peut-estre pas tué, s'il eust diferé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vrai, & je voi que vous vous connoiſſez en morts généreuſes.

M. D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que l'on ſe fut retiré, ils s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

ADRIEN.

Et le croyez-vous ? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes Valets; on ne dort pas ſi aiſément aprés un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour luy permettre de s'endormir, car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Medecin, quoy qu'il fuſt ſur le point de ſe tuer. Enfin depuis qu'on luy eut apporté ſon Epée juſqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon.. Or je prouverois bien par un grand ſoupé, qu'il donna le ſoir à tous ſes Amis, par une Promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'euſt laiſſé ſeul dans ſa Chambre, que quand on luy ap-

apporta cette épée, il devoit estre fort tard; d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois est tres-long; & par consequent s'il dormit, il ne dormit guére. En verité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprés de ceux qui écoutoient à la porte de sa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toûjours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vostre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous estes mort dans vostre Lit, tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

ADRIEN.

Quoy? n'est-ce rien de remarquable, que ces Vers que je fis presque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sçache où tu vas;
Tu pars seulette, nuë, & tremblotante. Helas!

Que

Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse; mais pour moy, vous voyez que je badinay avec elle; & c'est en quoy je pretens que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AUTRICHE.

Oüy, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vostre; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoy consiste toute sa beauté.

ADRIEN.

Voila comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plûtost que de tomber entre les mains de son ennemy; ce n'est peut-estre pas au fond si grand' chose, cependant un trait comme celuy-là brille extrêmement dans l'Histoire,

re, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des Vers badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frape, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites; & moy, qui vous parle, j'ay une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au deſſus de la voſtre, qui eſt deſſus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment? que voulez-vous dire?

M. D'AUTRICHE.

J'eſtois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roy, & ce Prince aprés la mort de ſon Pere, me renvoya chez le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roy; & comme j'allois par mer trouver cet Epoux,

poux, mon Vaisseau fut batu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger tres-évident. Ce fut alors que je me composay moy-mesme cette Epitaphe.

Cy gyst Margot, la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moy. Concevez bien cette espece de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vostre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous estes trop badin, je suis raisonnable.

ADRIEN.

Quoy? vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort.

M. D'AUTRICHE.

Ouy, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis sûre que vous vous fistes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens sans m'épouvanter, & je compose de sang froid mon Epitaphe;

 cela

cela eſt fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adouciſt cette Hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agy que par fanfaronnade. Mais en meſme-temps, je ſuis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ay pourtant le malheur de mourir fille, je marque le regret que j'en ay, & cela met dans mon Hiſtoire toute la vray-ſemblance dont elle a beſoin. Vos Vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire ; ce n'eſt qu'un galimatias composé de petits termes folâtres ; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

ADRIEN.

En verité, je n'euſſe jamais crû que le chagrin de mourir avec voſtre virginité, eût du vous eſtre ſi glorieux.

M. D'AUTRICHE.

Plaiſantez-en tant que vous voudrez ; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton, & ſur la voſtre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant

dant vostre vie, que vous vous estiez engagez d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eust esté permis de la craindre, je ne sçay ce qui en fust arrivé. Mais moy, tant que la tempeste dura, j'estois en droit de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvast à redire, ni m'en estimast moins; cependant je demeuray assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

ADRIEN.

Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite sur la terre?

M. D'AUTRICHE.

Ah! cette chicane-là est de mauvaise grace; je ne vous en ay pas fait de pareille sur vos Vers.

ADRIEN.

Je me rends donc de bonne foy, & j'avouë que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoy? le ſang circule dans le corps? Les veines le portent des extrémitez au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrémitez?

HERVE'.

J'en ay fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement tres-lent du cœur vers les extrémitez du corps; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboly cette vieille erreur.

HER-

HERVÉ.

Je le prétens ainsi, & mesme on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moy qui ay mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'huy dans l'Anatomie. Depuis que j'ay une fois eu trouvé la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien nostre Medecine moderne doit avoir d'avantages sur la vostre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous estoit seulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avouë que les Modernes sont meilleurs Phisiciens que nous, ils connoissent mieux la Nature; mais ils ne sont pas meilleurs Medecins, nous guérissions les malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de sa fiévre quarte. Vous sçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par son pous qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice,

qu'il estoit amoureux de cette belle Reyne, & que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une Cure aussi difficile & aussi considerable que celle-là, sans sçavoir que le sang circulast, & je croy qu'avec tout le secours que cette connoissance eust pû vous donner, vous eussiez esté fort embarassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux reservoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'estoit le cœur.

HERVE.

Il n'est pas toûjours question du cœur, & tous les Malades ne sont pas amoureux de leur belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de sçavoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Quoy? vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVE.

Assurément.

ERA-

ERASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaist, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoy voyons nous venir icy tous les jours autant de Morts qu'il y en soit jamais venu?

HERVE'.

Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des Medecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces reservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HERVE'.

On n'a peut-estre pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il est impossible qu'avec le temps, on n'en voye de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous? Il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les Hommes ont euë de bonne heure, à laquelle ils n'ont guére

ajoûté, & qu'ils ne passeront guére, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inspiré fort promtement ce qu'ils avoient besoin de sçavoir; car ils estoient perdus, si elle eust laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si necessaires, elles se découvrent peu à peu, & dans de longues suites d'années.

HERVÉ.

Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'Homme, on ne le guérist pas mieux. A ce compte, pourquoy s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudroit mieux laisser là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoissances fort agreables; mais pour ce qui est de l'utilité, je croy que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'est bien la mesme chose. La Nature veut que dans de certains temps les Hommes se succedent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes

dans

dans l'Anatomie, on aura beau penétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous sçaurez que Galilée, qui estoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter, ausquelles il donna en mon honneur, le nom d'Astres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoist presque plus sous ce nom-là, & qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit presentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autruy.

BERENICE.

Sans doute ; je n'ay guére veu d'éffets plus remarquables de sa malignité.

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à vostre aise, aprés le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si vostre mary Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sçay quelle guerre. Il revint ayant défait les ennemis ; vous consacrâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain un Mathématicien les fit disparoître, & publia qu'ils avoient esté changez en une Constellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'estoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes ; cependant vostre chevelure à réüssy, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la mesme fortune.

BERENICE.

Si je pouvois vous donner ma chevelure celeste, je vous la donnerois pour vous consoler, & mesme je serois assez genereuse

pour

pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MEDICIS.

Il seroit pourtant considerable ; & je voudrois que mon nom fust aussi assuré de vivre que le vostre.

BERENICE.

Hélas ! quand toutes les Constellations porteroient mon nom, en serois-je mieux ? Il seroit là-haut dans le Ciel, & moy, je n'en serois pas moins icy-bas. Les Hommes sont plaisans ; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils sçachent à luy dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voila une belle chicane qu'ils s'avisent de luy faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms ?

C. DE MEDICIS.

Je ne suis point de vostre avis ; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un Marbre où l'on est representé, par des pierres qu'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même.

me. On se noye, & on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Ouy, mais les choses qui devroient garentir nos noms de la mort, meurent elles mêmes à leur maniere. A quoy attacherez-vous vostre immortalité? Une Ville, un Empire mesme, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MEDICIS.

Ce n'est pas une mauvaise intention que de donner son nom à des Astres; ils demeurent toûjours.

BERENICE.

Encore de la maniere dont j'en entens parler, les Astres eux-mesmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-estre pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque temps que je vis icy-

icy-bas deux Morts, qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchay; je demanday qu'ils estoient; & on me répondit que l'un estoit le Grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils disputoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit esté Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit esté de Stamboul. Le Premier pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle estoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin, mais aprés qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'estoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoistre à cause du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bisance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? il y tire bien à sa fin.*

C. DE MEDICIS.

De bonne foy, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Aprés tout, puis que nous n'avons pû nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi ; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.



DIA-

DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE; MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSUREMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passastes aussi-tost la Mer pour aller épouser Loüis XII. & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en joüistes guére, & je fus vangée de vous par vôtre jeunesse mesme, & par vôtre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roy, & le consoloient trop aisément de ma perte; car elles hâterent sa mort, & vous empescherent d'estre long-temps Reyne.

M. D'ANGLETERRE.

Il est vray que la Royauté ne fit que se montrer à moy, & disparut en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et aprés cela, vous devintes Duchesse de Suffolc? C'estoit une belle chûte. Pour moy grace au Ciel, j'ay eu une autre destinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, & j'épousay son Successeur, ce qui est un exemple d'un bonheur fort singulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ay jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçoi trop bien ce que c'est que d'estre Duchesse de Suffolc, aprés qu'on a esté Reine de France.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN-

M. D'ANGLETERRE.

Ouy, pourveu que ce soient celles de l'amour. Je vous asseure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ay succedé; si j'eusse toûjours pû disposer de moy, je n'eusse esté que Duchesse, & je retournay bien viste en Angleterre pour y prendre ce titre, dés que je fus déchargée de celuy de Reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les sentimens si peu élevez?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition ne me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaisirs simples, aisez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui sont embarassans, incertains, difficiles à acquerir; mais la Nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mesmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable: & ils ont inventé l'ambition, il dont n'étoit point besoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition? La Nature n'inspire pas moins les desirs de le l'élevation & du commandement, que le panchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition est aisée à reconnoistre pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractere. Elle est inquiete, pleine de projets chimériques ; elle va au delà de ses souhaits, dés qu'ils sont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'atrape jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tost.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'est qu'on peut estre plusieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut estre une seule fois par l'ambition ; ou s'il est possible qu'on le soit du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de Gens ; & par conséquent ce n'est point la Nature qui les propose aux Hommes, car ses faveurs sont toûjours tres-generales. Voyez l'amour ; il est fait

pour

pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il semble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roy qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guére s'assurer d'un cœur. Il ne sçait si on ne fait pas pour son rang, tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté luy coûte tous les plaisirs les plus simples, & les plus doux.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Roys beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontez non seulement suivies, mais prévenuës, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet; en verité on se console de ne pas sçavoir tout-à-fait au juste, si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En

fait de bonheur, c'est l'exception qui flate; & ceux qui regnent sont exceptez si avantageusement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensez de reste.

M. D'ANGLETERRE.

Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lors qu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta icy l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a regné en Angleterre & fort long-temps, & fort heureusement, & sans Mary. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune Homme bien fait. Dés qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui estoient auprés de luy, & leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu prés ce qu'il disoit, car les Femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, luy tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue

gue des Ambassadeurs, & aussi-tost qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'estoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reyne, & se défendirent long-temps de la répeter. Enfin quand elle se servit de son autorité absoluë, elle apprit que le Hollandois s'estoit écrié tout bas. *Ha! voila une Femme bien faite*, & avoit ajoûté quelque expression assez grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce recit à la Reyne qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle estoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle, alla la fraper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eust pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les Hommes.



mes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent, & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais esté que dans leurs Ouvrages, & ne réüssiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la veuë d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde, les flate moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils estoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes se forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il est vray que peu de gens ayent le goust assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIA-

DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous cederois pas la préséance.

CHARLES V.

Quoi ? un Grammairien, un Sçavant; & pour dire encore plus, & pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est veu maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ERASME.

Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindray pas davantage. Toute cette grandeur n'estoit, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hazards; & qui

desassembleroit toutes les parties dont elle estoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand vôtre Grand-Pere eust esté Homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres Princes que luy eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophle Colomb ne se fust point adressé à luy, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; si aprés la mort du dernier Duc de Bourgogne, Loüis XI. eust bien songé à ce qu'il faisoit, l'Heritiere de Bourgogne n'estoit point pour Maximilien, ny les Païs-Bas pour vous; si Henry de Castille, Frere de vôtre Grand'Mere Isabelle, n'eust point esté en mauvaise réputation auprés des Femmes, ou si sa Femme n'eust point esté d'une vertu assez douteuse, la Fille de Henry eust passé pour estre sa Fille, & le Royaume de Castille vous échapoit.

CHARLES V.

Vous me faites trembler. Il me semble qu'a l'heure qu'il est, je perds, ou la Castille, ou les Païs-bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ÆRASME.

N'en raillez point. Vous ne sçauriez don-

donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foy à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de vôtre Grand-Oncle, ou jusqu'à la coquetterie de vostre Grand'Tante, qui ne vous soient necessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat, que celuy qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hazard.

CHARLES V.

En verité, il n'y a pas moyen de soûtenir un examen aussi severe que le vôtre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres, disparoissent devant vous.

ERASME.

Ce sont là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer; je vous en ay dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oüi dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un costé leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les habits estoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter; mais que pour les Hommes, personne n'en voulut? De bonne foy, je croy que ce qui arriva à ces Perses-là, arriveroit à bien d'a-

d'autres, si l'on séparoit leur mérite personnel d'avec celuy que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel est ce mérite personnel ?

ERASME.

Faut-il le demander ? tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les Sciences.

CHARLES V.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse, ou les richesses.

CHARLES. V.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, comme les richesses viennent à la plûpart des Gens riches ? N'est-ce pas par voye de succession ? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainsi que nous de nos Peres. Si on nous a laissé tout

ce que nous possedons, on vous a laissé aussi tout ce que vous sçavez; & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens avec le mesme respect, que quelques gens regardent les Terres & les Maisons de leurs Ayeux, où ils seroient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naissent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'estoient pas nez heritiers des connoissances des Anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir, pour estre fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien; mettez la peine qui se trouve à acquerir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de fortune, voila les choses égales; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, il est sûr que les affaires du monde en ont plus, que les spéculations du Cabinet.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoy m'avez-vous si long-temps flaté de l'espérance de vous épouser, puisque vous estiez résoluë dans l'ame à ne rien conclure ?

ELISABETH.

J'en ay bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ay esté la Penélope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou vôtre Frere, l'Archiduc, le Roy de Suéde, vous estiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ay tenus en haleine pendant une longue suite d'années,

nées, & à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a icy de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penélope ; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'estiez pas encore aussi étourdy que vous l'estiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites....

LE DUC.

Bon, je vous conseille de prendre vôtre sérieux. Voila comme vous avez toûjours fait des fanfaronnades de virginité ; témoin cette grande Contrée d'Amérique, à laquelle vous fistes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez. Ce Païs-là seroit assez mal nommé, si ce n'estoit que par bonheur il est dans un autre monde ; mais il n'importe, ce n'est pas là dequoy il s'agit. Rendez-moy un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouty

sy à rien. Est-ce que les six Mariages de Henry VIII. vostre Pere, vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippes II. à ne point sortir de Madrid ?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez ; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier, & à se démarier, à répudier les unes de ses femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vray secret de ma conduite, c'est que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joly, que de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'executer point. Ce qu'on a le plus ardemment desiré, diminuë de prix dés qu'on l'obtient, & les choses ne passent point de nostre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser ; ce ne sont que Bals, que Festes, que Réjoüissances, je vais même jusqu'à vous donner un Anneau. Jusques-là tout est le plus riant du monde ; tout ne consiste qu'en apprests & en idées ; aussi ce qu'il y a d'agréable dans le Mariage est déja épuisé. Je m'en tiens-là, & vous renvoye.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'eussent point accommodé; j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimeres.

ELISABETH.

Ah! si l'on ostoit les chimeres aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Je voy bien que vous n'aurez pas senty tous les agrémens qui estoient dans vostre vie; mais en verité vous estes bien malheureux qu'ils ayent esté perdus pour vous.

LE DUC.

Quoy? quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réüssi. J'ay pensé quatre fois estre Roy; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Païs-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je suis arrivé icy sans avoir regné.

ELISABETH.

Et voila ce bonheur dont vous ne vous estes pas apperçu. Toûjours des imaginations, des espérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute vostre vie, com-

me je n'ay fait pendant toute la mienne, que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je croi qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une veritable Royauté eust esté assez de mon goust.

ELIZABETH.

Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les éfleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y'arrester jamais le pied.

DIA-

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDENBOURG.

A. F. DE BRANDEB.

JE vous en aime mieux, d'avoir esté fou aussi bien que moy. Apprenez-moy un peu l'Histoire de vôtre folie ; comment vint-elle?

G. DE CABESTAN.

J'estois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant de goust à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelque autre ; & afin de s'assu-

rer de la fidelité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit & me mit hors d'estat de composer.

A. F. DE BRANDEB.

Combien y a-t-il que vous estes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-estre quatre cens ans.

A. F. DE BRANDEB.

Il faloit que les Poëtes fussent bien rares dans vôtre siecle, puis qu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siecle où j'ay vécu; vous eussiez pû faire des Vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CABESTAN.

Je le sçai. Je ne voy aucun de tous ces beaux Esprits qui viennent icy se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou?

A. F. DE BRANDEB.

D'une maniere fort raisonnable. Un Roy l'est devenu pour avoir veu un Spectre

dans

dans une Forest, ce n'estoit pas grand' chose. Mais ce que je vis estoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vistes-vous?

A. F. DE BRANDEB.

L'appareil de mes nôces. J'épousois Marie Eleonor de Cleves; & je fis pendant cette grande feste des reflexions sur le Mariage si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans vostre maladie quelques bons intervales?

A. F. DE BRANDEB.

Ouy.

G. DE CABESTAN.

Tant pis; & moy je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRANDEB.

Je n'eusse jamais crû que ce fust-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'estre entierement, & ne cesser jamais de l'estre. Ces alternatives de raison & de folie, & ces retours entiers de la raison, n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toûjours également fous, & ils ne se guérissent jamais.

A. F. DE BRANDEB.

Pour moy, je me serois figuré que le moins qu'on pouvoit estre fou, c'estoit toûjours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne sçavez donc pas à quoi sert la folie? Elle sert à empêcher que l'on ne se connoisse, car la vuë de soy-mesme est bien triste; & comme il n'est jamais temps de connoistre, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un seul moment.

A. F. DE BRANDEB.

Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le sont, comme nous l'avons esté tous deux. Tout le reste des Hommes a de la raison; autrement ce ne seroit rien perdre, que de perdre l'esprit; & on ne distingueroit point les Frénetiques d'avec les Gens de bon sens.

G. DE CABESTAN.

Les Frénetiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes estant de mesme nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servy à faire les plus forts liens de la societé humaine, témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains Fous, qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDER.

Les Frénetiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres; mais les autres Hommes se traitent de personnages sages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre est fort judicieusement étably par la Nature. Le Solitaire se moque du Courtisan; mais en récompense il ne le va point troubler à la Cour; le Courtisan se moque du Solitaire, mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fust reconnu pour le seul parti raisonnable, tout le monde voudroit l'embrasser, & il y auroit trop de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarassent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDER.

Tout mort que vous êtes je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéry du breuvage qu'on vous donna.

G. DE

G. DE CABESTAN.

Et voila l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toûjours d'un autre. La vraye sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient ; mais l'opinion de sagesse égale tous les Hommes, & ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÉS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vray, je ne comprens point vostre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaisir de la resistance, & elles ne luy fournissent jamais le plaisir de la victoire ; c'est-à-dire, que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXE-

ROXELANE.

Que voulez-vous ? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit, & ne ſe mêlaſſent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que ſçavent-ils ſi ce ſeroit un malheur? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes ; & moy qui vous parle, ſi je n'avois eſté maiſtreſſe d'un Roy de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur luy, je ne ſçay où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oüy dire combien nos affaires eſtoient deſeſperées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois eſtoient preſque entierement les Maiſtres?

ROXELANE.

Ouy, comme cette hiſtoire a fait grand bruit, je ſçai qu'une certaine Pucelle ſauva

la France. C'est donc vous qui estiez cette Pucelle-là? & comment estiez-vous en mesme-temps maîtresse du Roy?

A. SOREL.

Vous vous trompez; je n'ay rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi dont j'estois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux Usurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Pays de Montagnes, où je n'eusse pas esté trop aise de le suivre. Je m'avisay d'un stratagéme pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue avec qui je m'entendois secretement; & aprés qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en présence de Charles VII. que tous les Astres estoient trompeurs, ou que j'inspirerois une longue passion à un grand Roy. Aussi-tost je dis à Charles: *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je passe à la Cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus estre Roy, & il n'y a pas assez de temps que vous m'aimez pour avoir remply ma destinée.* La crainte qu'il eut de me perdre, luy fit prendre la resolution d'estre Roy de France; & il commença dés lors à se rétablir. Voyez combien la

France

France est obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit estre galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

ROXELANE.

Il est vray, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Histoire se seroit-elle assez trompée pour attribuer à une jeune Païsanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maistresse du Roy?

A. SOREL.

Quand l'Histoire se seroit trompée jusqu'à ce point, ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moy, j'avois auparavant animé le Roy. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moy elle ne l'eust pas trouvé en cet estat. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ay dans cette grande affaire, quand vous sçaurez le témoignage qu'un des Successeurs de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gen-

Gentille Agnès plus d'honneur tu mérite,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer
Close Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avoüerez que si jeusse esté une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je luy fis, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui estiez libre & maistresse de vous-mesme; mais moy, toute Esclave que j'étois, je ne laissay pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roy presque malgré luy; & moy, de Soliman, j'en fis mon époux malgré qu'il en eust.

A. SOREL.

Hé quoy? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoy que je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur, qu'il n'eust pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagéme plus fin que le vostre. Je commençay à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuses; aprés quoy je fis paroistre une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois; & quand j'eus fait toutes les façons necessaires, je luy dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien, & que comme j'estois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tost Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombast sur moy-même. Mais quand il voulut vivre avec moy comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je luy marquay beaucoup de surprise, & luy représentay avec un grand sérieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate, il alla consulter ce cas à un Docteur de la Loy,

Loy, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prétendre rien sur moy qui n'estois plus son Esclave; & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois estre à luy. Alors le voila plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul party à prendre, mais un party fort extraordinaire & mesme dangereux à cause de la nouveauté; cependant il le prit, & m'épousa.

A. SOREL.

J'avouë qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre nôtre pouvoir.

ROXELANE.

Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus impérieux; je feray de luy tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE IV.

JEANNE DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoy? ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous sçaviez autrefois?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique? Nous n'avons point icy de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'observer les regles si exactement.

ANSELME.

Il seroit plaisant qu'un Mort fist des prédi-

dictions. Mais encore ſur quoy voudriez-vous que j'en fiſſe?

J. DE NAPLES.

Sur moy; ſur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon. Vous eſtes morte, & vous le ſerez toûjours, voila tout ce que j'ai à vous prédire. Eſt-ce que noſtre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non; mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuye cruellement; & quoy que je ſçache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliez pourtant me prédire quelque choſe, cela ne laiſſeroit pas de m'occuper. Vous ne ſçauriez croire combien il eſt triſte de n'enviſager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir vôtre inquietude, que vous ſeriez encore vivante. C'eſt ainſi qu'on eſt fait là haut. On n'y ſçauroit être en patience ce qu'on eſt; on anticipe toûjours ſur ce qu'on ſera; mais icy il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NAPLES.

Ah ! les Hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font ? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner là toutes leurs veuës. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir ? C'eſt toûjours autant, dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avance.

ANSELME.

Mais auſſi ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations, & par leurs eſpérances, que quand il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude ; le grand leurre des Hommes, c'eſt toûjours l'avenir, & nous autres Aſtrologues nous le ſçavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des ſignes froids & des ſignes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planetes bonnes & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ny bonnes ny mauvaiſes d'elles-meſmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la

com-

compagnie où elles se trouvent; & toutes ces fadaises sont fort bien reçûës, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoy, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez esté mon Astrologue, vous me disiez du mal de l'Astrologie.

ANSELME.

Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimiez tant.

J. DE NAPLES.

Oh! je ne vous en croy pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une Personne un peu raisonnable s'engageast quatre fois de suite dans le Mariage? Il faloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

ANSELME.

Je les consultay beaucoup moins que vos inclinations; mais aprés tout quelques Prophéties qui réüssissent ne prouvent rien.

Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaisante ? Il estoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moy à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussitost tous ses calculs Astronomiques, qui avoient esté le fondement de ses prédictions. Sçavez-vous ce qu'il trouva ? Il s'estoit trompé ; & si ses supputations eussent esté bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croyois que cette Histoire fust vraye, je serois bien fâchée qu'on ne la sçeust pas dans le monde, pour se détromper des Astrologues.

ANSELME.

On sçait bien d'autres Histoires à leur desavantage, & leur métier ne laisse pas d'estre toûjours bon. On ne se desabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme

me trop puissant. Les Hommes, par éxemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le sacrifient encore à une autre espérance; & il semble que ce soit là un ordre malicieux étably dans la Nature, pour leur oster toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guére d'estre heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'estre dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra, devoit estre autrement fait que celuy qui est déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je sçai une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ay apprise autrefois à la * Cour d'Amour qui se tenoit dans vostre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & estoit assis sur le bord d'une fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il espéroit qu'au bout de

 quel-

* C'estoit une espece d'Academie.

quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps estant passé ; *Voicy encore la mesme eau*, disoit-il, *ce n'est point celle-la dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu*. Enfin, comme l'eau estoit toûjours la mesme, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NAPLES.

Il m'en est arrivé autant ; & je croy que de tous les Morts qui sont icy, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eust fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'esperer, de craindre mesme, & d'avoir un avenir devant soy. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le présent & l'avenir sont parfaitement semblables ; & ce Sage par conséquent s'ennuyeroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! C'est une plaisante condition que celle de l'Homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne joüir de rien ; pour marcher toûjours, & pour n'arriver nulle part.

DIA-

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois cens ſoixante Statuës élevées dans Athénes à voſtre honneur ! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'eſtois ſaiſy du Gouvernement; & apres cela, il eſtoit aſſez aiſé d'obtenir du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous eſtiez bien content de vous eſtre ainſi multiplié vous-meſme trois cens ſoixante fois,& de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DEMETRIUS.

Je l'avouë; mais helas! cette joye ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une seule de toutes mes Statuës. On les abatit, on les brisa.

HEROSTRATE.

Voila un terrible revers; Et qui fut celuy qui fit cette belle Expédition?

DEMETRIUS.

Ce fut Demétrius-Poliorcete, Fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demétrius-Poliorcete! J'aurois bien voulu estre en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abatre un si grand nombre de Statuës faites pour un mesme Homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celuy qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore vostre ancien caractere.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrazement

du

du Temple d'Ephese; toute la Gréce en a fait beaucoup de bruit; mais en verité, cela est pitoyable, on ne juge guére sainement des choses.

DEMETRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, & de la Loy par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçast jamais le nom d'Herostrate.

HEROSTRATE.

Je n'ay pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loy; car les Ephésiens furent de bonnes Gens, qui ne s'apperçûrent pas que défendre de prononcer un Nom, c'estoit l'immortaliser. Mais leur Loy mesme, sur quoy estoit-elle fondée? J'avois une envie démesurée de faire parler de moy, & je brûlay leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bien heureux, que mon ambition ne leur coûtast pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-estre ruïné toute leur Ville, & tout leur Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous

estiez

estiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces, tous les maux que vous n'avez pas faits.

HEROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephese. Pourquoy l'avoit-on bâty avec tant d'art & tant de magnificence ? Le dessein de l'Architecte n'estoit-il pas de faire vivre son nom ?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé-bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlay ce Temple.

DEMETRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruïner pour vostre gloire les Ouvrages d'un autre ?

HEROSTRATE.

Ouy. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruïner

par

par les miennes. Elle a un droit légitime ſur tous les Ouvrages des Hommes ; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats meſme n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine independante de la vanité. Un Roy, qui pour honorer les Funérailles d'un Cheval, feroit raſer la Ville de Bucéphalie, luy feroit-il une injuſtice ? Je ne le croy pas, car on ne ſongea à bâtir cette Ville, que pour aſſurer la mémoire de Bucéphale ; & par conſéquent elle eſt affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne ſeroit en ſûreté. Je ne ſçay ſi les Hommes meſme y ſeroient.

HEROSTRATE.

La vanité ſe jouë de leurs vies ainſi que de tout le reſte. Un Pere laiſſe le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le ſien, extermine le plus d'Hommes qu'il luy eſt poſſible.

DE-

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soûtenir le party des Destructeurs ; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire, que d'abatre les Monumens de sa gloire d'autruy, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celuy-là.

HEROSTRATE.

Je ne sçay s'il est moins noble que les autres ; mais je sçay qu'il est nécessaire qu'il se trouve des Gens qui le prennent.

DEMETRIUS.

Nécessaire !

HEROSTRATE.

Assurément. La Terre ressemble à de grandes Tabletes, où chacun veut écrire son nom. Quand ces Tabletes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que seroit-ce, si tous les Monumens des Anciens subsistoient ? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que vos trois cens

soixante

ſoixante Statuës fuſſent longtemps ſur pied ? Ne voyiez-vous pas bien que voſtre gloire tenoit trop de place ?

DEMETRIUS.

Ce fut une plaiſante vangeance que celle que Demétrius-Poliorcete exerça ſur mes Statuës: Puis qu'elles eſtoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer ?

HEROSTRATE.

Ouy; mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce ſont les Paſſions qui font, & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la Terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempeſtes. Les Paſſions ſont chez les Hommes des vents qui ſont neceſſaires, pour mettre tout en mouvement, quoy qu'ils cauſent ſouvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHEE, PAULINE.

PAULINE.

POur moy, je tiens qu'une Femme est en péril dés qu'elle est aimée avec ardeur. Dequoy un Amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins ? J'avois longtemps résisté à Mundus, qui estoit un jeune Romain fort bien fait ; mais enfin il remporta la victoire par un stratagéme. J'estois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il estoit amoureux de moy, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis ! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquay pas au rendez-vous, j'y fus reçeuë avec beaucoup de marques de tendresse; mais à vous dire la verité, cet Anubis, c'estoit Mundus. Voyez si je pouvois

vois m'en défendre. On dit bien que des Femmes se sont renduës à des Dieux déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

CALLIRHEE.

En verité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la mesme avanture qu'à vous. J'estois une jeune Fille de la Troade; & sur le point de me marier, j'allay, selon la coûtume du Païs, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Apres que je luy eus fait mon compliment, voicy Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crûs fort honorée, & peut-estre n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crust aussi. Tout le monde se tint dans un silence respéctueux; mes Compagnes envioient secretément ma felicité; & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontray ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris

que c'estoit un Capitaine Athénien, qui avoit sa Flote sur cette Coste-là!

PAULINE.

Quoy? Vous l'aviez donc pris pour le vray Scamandre?

CALLIRHEE.

Sans doute.

PAULLINE.

Et estoit-ce la mode en vostre Païs, que le Fleuve acceptast les offres que les Filles à marier luy venoient faire?

CALLIRHEE.

Non; & peut-estre s'il eust eu coûtume de les accepter, on ne les luy eust pas faites. Il se contentoit des honnêstetez qu'on avoit pour luy, & n'en abusoit pas.

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect.

CALLIRHEE.

Pourquoy? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'a-

n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne luy avoient fait que de fausses offres, ausquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les Femmes se flatent si aisément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aye esté la Dupe du Scamandre, vous l'avez bien esté d'Anubis.

PAULINE.

Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit estre un simple Mortel.

CALLIRHEE.

Et vous l'allastes trouver? Cela n'est pas excusable.

PAULINE.

Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soy-mesme à se tromper, on ne goûteroit guére de plaisirs.

CALLIRHEE.

Bon; aider à se tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables, sont dans le fond si

minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une reflexion un peu serieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour estre examinez à la rigueur; & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages...

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse renduë difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'estoit pas un Dieu; mais je luy passay sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il faloit qu'il essuyast un examen de nôtre raison?

CALLIRHE'E.

La mienne n'estoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eust consenty que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincere & fidelle que d'un Dieu.

PAULINE.

De bonne-foy, c'est presque la mesme chose. J'eusse esté aussi-tost persuadée de la fidelité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CALLIRHEE.

Ah ! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent ; mais on a veu souvent des Amans fidelles, qui n'ont point partagé le cœur, & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vrayes marques de fidelité ; les soins, les empressemens, des sacrifices, une préference entiere ; j'avoue qu'il se trouvera assez d'Amans fidelles ; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'oste du nombre de ces Amans, tous ceux dont la passion n'a pû estre assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-mesme, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps, & contre les fa-

veurs, & ils sont à-peu-prés en mesme quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CALLIRHE'E.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidelité, mesme selon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme, qu'on est un Dieu, épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on luy jure d'estre fidelle, elle le croira. Pourquoy cette diférence? C'est qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soûtenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidelle, & on croit qu'il l'est.

CALLIRHE'E.

Vous vous moquez. Quoy, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

PAU-

PAULINE.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur estoit nécessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé nostre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matiere-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGES.

CANDAULE.

PLus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'estoit point necessaire que vous me fissiez mourir.

GIGES.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reyne, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'estoit apperçûë que vous m'aviez

fait entrer le soir dans sa Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçûë sa pudeur, un tres-beau discours, dont la conclusion estoit, qu'il faloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer ; & à l'épouser en mesme temps ; car, à ce qu'elle prétendoit, il estoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois veu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir veu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'estoit pas si grand, que la Reyne n'eust bien pû le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eust voulu ; mais franchement, elle estoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mary. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un party à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goust pour elle, qu'elle n'avoit de dégoust pour moy. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honneste Homme !

GIGES.

Reprochez-vous plutost d'avoir esté si sensible au plaisir d'estre le Mary d'une Fem-

Femme bien faite, que vous ne pustes vous en taire.

CANDAULE.

Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sçauroit cacher sa joye dans un extréme bonheur.

GIGE'S.

Cela seroit pardonnable, si c'estoit un bonheur d'Amant, mais le vostre estoit un bonheur de Mary. On peut estre indiscret pour une Maîtresse; mais pour une Femme! Et que croiroit-on du Mariage, si l'on en jugeoit parce que vous fistes? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CANDAULE.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse estre content d'un bonheur, qu'on possede sans témoins? Les plus Braves veulent estre regardez pour estre braves; & les Gens heureux veulent estre aussi regardez pour estre parfaitement heureux. Que sçay-je mesme s'ils ne se résoudroient pas à l'estre moins, pour le paroistre davantage? Il est toûjours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espece d'insulte, dont on se sent satisfait.

GI-

GIGÉS

Il feroit fort aifé, felon vous, de fe vanger de cette infulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refufer aux Gens ces regards, ou fi vous voulez, ces fentimens de jaloufie qui font partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit efté Roy de Perfe, qu'on le menoit Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute fa Cour, eftoit affis fur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le Peuple rempliffoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de foin. Jamais Spéctacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roy parut apres une longue marche de Prifonniers & de Dépoüilles, il s'arrefta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gay, *Sottife, fottife, & toutes chofes, fottife.* Il difoit que ces feuls mots avoient gâté à l'Empereur tout fon triomphe; & je le conçoy fi bien, que je croi que je n'euffe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus redoutable de mes Ennemis.

GI-

GIGES.

Vous n'euſſiez donc plus aimé la Reyne, ſi je ne l'euſſe pas trouvée belle, & ſi en la voyant, je me fuſſe écrié, *Sottiſe, ſottiſe.*

CANDAULE

J'avouë que ma vanité de Mary en euſt eſté bleſſée. Jugez ſur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater ſenſiblement, & combien la diſcretion doit eſtre une vertu difficile.

GIGES

Ecoutez, tout Mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien étably le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur; & elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toûjours enſemble toutes les Perſonnes dignes d'eſtime; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celuy ſur qui il tombe. Il me ſem-

semble que ces raisons-là devroient faire des Amans discrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une discretion de cette espece, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour.

GIGE'S.

Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extréme ? La tendresse profitera de ce que j'osteray à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce party.

GIGE'S.

Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, dés qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux intérests des Amans ; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérests des Femmes. Voila ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point estre.

DIA-

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je ſçache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vray que vous conçuſtes pour luy quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitaſtes voſtre Mary Marc-Antoine à luy faire la guerre?

FULVIE.

Rien n'eſt plus vray, ma chere Hélene; car parmy nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine eſtoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me vanger de luy, en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte eſtoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ny aſſez jeune, ny aſſez belle; & quoy que je luy fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques ſoins pour moy, il me fut im-

impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous diray mesme, si vous voulez, des Vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voicy.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
C'est ainsi qu'il appelle Cithéride,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidelle. Hé bien donc? est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moy? que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moy
Mille Epouses mal satisfaites.
Aimez-moy, me dit-elle, ou combatons. Mais quoy?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, Trompetes.

HELENE.

Nous avons donc causé, vous & moy, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-estre jamais esté; vous, celle d'Antoine & d'Auguste; & moy, celle de Troye.

FULVIE.

Mais il y a cette diférence, que vous avez

avez causé la guerre de Troye par vostre beauté; & moy, celle d'Auguste & d'Antoine, par ma laideur.

HELENE.

En récompense, vous avez un autre avantage sur moy; c'est que vostre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mary se vange de l'affront qu'on luy a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel; & le vostre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux Maris.

FULVIE.

Ouy; mais Antoine ne sçavoit pas qu'il faisoit la guerre pour moy, & Ménelas sçavoit bien que c'estoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne luy sçauroit pardonner; car au lieu que Ménelas suivy de toute la Gréce, assiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vray que si Pâris eust voulu absolument vous rendre, Ménelas eust dû soûtenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir? De bonne-foy, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns estoient fous, de vous rede-

redemander; & les autres l'estoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnestes Gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne sçavoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empescher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où aprés neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraischement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer; on devoit seulement se repentir de s'estre avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition luy déplaist; & Priam qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sçachant quel party prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HELENE.

Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine, ne paroissoit pas ce qu'elle estoit. Lors qu'on voyoit tant d'Aigles Romai-

Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'estoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FULVIE.

Ainsi vont les choses parmy les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des évenemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.



DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, ne pouviez-vous plus rire aprés que vous eustes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE.

Non. J'estois d'un sérieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'eusse sçu que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ay que trop ry pendant ma vie, & mesme elle eust esté plus longue, si j'eusse moins ry. Une mau-

mauvaise raillerie m'a amené dans le Lieu où nous sommes. Le Roy Antigonus estoit borgne. Je l'avois cruellement offensé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourveu que j'allasse me présenter devant luy. On m'y conduisoit presque par force, & mes Amis me disoient pour m'encourager; *Allez, ne craignez rien, vostre vie est en seûreté, dés que vous aurez paru aux yeux du Roy.* *Ah!* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus qui estoit disposé à me pardonner un crime, ne me pût pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la teste pour avoir raillé hors de propos.

PARMENISQUE.

Je ne sçay si je n'eusse point voulu avoir vostre talent de railler, mesme à ce prix-là.

THEOCRITE.

Et moy, combien voudrois-je présentement avoir acheté vostre sérieux!

PARMENISQUE.

Ah! vous n'y songez pas. Je pensay

mourir du sérieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissoit plus; je faisois des efforts pour rire; & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouïssois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule estoit devenu triste pour moy. Enfin désesperé d'estre si sage, j'allay à Delphes, & je priay instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne; mais ma Patrie ne pût vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon party, comme dans une maladie incurable, lors que je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplay avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statuës. Il estoit par tout en marbre, ou en or; & de la main des meilleurs Ouvriers de la Gréce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui estoit tres-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatay de rire, par la comparaison des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ry. J'entendis alors le vray sens de l'Oracle. Je ne présentay point

point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes voeux. Je luy fis je ne sçay combien de sacrifices ; Je l'enfumay toute d'encens ; & j'eusse élevé un Temple *A Latone qui fait rire*, si j'eusse esté en état d'en faire la dépense.

THEOCRITE.

Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, sans que ce fust aux dépens de sa Mere. Vous n'auriez veu que trop d'objets qui estoient propres à faire le mesme effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie ; ils sont faits pour estre ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant ; mais une Déesse qui se met à l'estre, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux estoit un mal qui ne pouvoit estre guéry par tous les remedes humains, & que j'estois réduit dans un état où j'avois besoin du secours mesme des Dieux.

THEOCRITE.

Cette joye & cette gayeté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois esté atteint, & en a extrémement souffert.

PARMENISQUE.

Quoy ? Il s'est trouvé tout un Peuple trop dispofé à la gayeté, & à la joye ?

THEOCRITE.

Ouy; c'estoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuses Gens!

THEOCRITE.

Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en desordre par my eux. S'ils s'assembloient sur la Place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'estoient que des bouffonneries;

& en

& en toute sorte d'occasions, une parole, ou une action raisonnable, eust esté un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodez de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez esté de vostre tristesse, & ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, aussi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est à dire, pour luy demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit desormais en leur pouvoir d'estre plus sages. Un Sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-mesme; cependant pour la faire sérieusement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais seulement des Vieillards, & non pas encore toutes sortes de Vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de debtes, ou des Femmes bien incommodes. Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer, pour immoler la Victime, il fut besoin, malgré les Femmes, les debtes, les maladies, & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lévres, mais par

malheur il se trouva là un Enfant, qui s'y estoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria; *Quoy? avez-vous peur que j'avale vostre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le Sacrifice fut troublé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, aprés que le Taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens si sérieux, & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PARMENISQUE.

A la verité, je descendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEOCRITE.

Et qu'est-ce donc?

PARMENISQUE.

Ce sont les Reflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils estoient guéris de leur enjoûment.

THEO-

THEOCRITE.

J'avouë que je ne sçay pas trop ce que c'est que les Refléxions, mais je ne puis concevoir pourquoy elles seroient si chagrines. Ne sçauroit-on avoir des veuës saines, qui ne soient en mesme temps tristes ? N'y a t-il que l'erreur qui soit gaye; & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer ?

PARMENISQUE.

Apparemment l'intention de la Nature n'a pas esté qu'on pensast avec beaucoup de raffinement; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des Refléxions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en vangeray par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoy la Nature ne veut pas qu'on pousse les Refléxions jusqu'où elles peuvent aller.

PARMENISQUE.

Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'est ne sçavoir ce que l'on

l'on fait la plûpart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret; on devient trop sage, & on n'est pas assez Homme; on pense, & on ne veut plus agir; voila ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEOCRITE.

Mais la Raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vray. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées; il doit y en avoir en suite une autre qui nous ramene à tout par les actions; mais à ce compte-là mesme, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé?

DIA-

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoy? Se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélitez à l'Empereur Marc-Aurele, à un Mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, & qui estoit sans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE.

Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César, qui estoit un Empereur si doux, & si moderé?

BRUTUS.

Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs, par l'exemple de César, que sa douceur & sa modération n'avoient pû mettre en sûreté.



FAU-

FAUSTINE.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Marys, que personne n'osast songer à l'estre, apres l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit esté si mal payée?

BRUTUS.

C'estoit là un beau dessein! Il faut qu'il soit des Maris, car qui gouverneroit les Femmes? Mais Rome n'avoit point besoin d'estre gouvernée par César.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi dereglées, & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribuë à la plûpart des Femmes; elle ne pouvoit plus se passer de Maistre, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes sont justement du mesme caractere. On doit convenir aussi que les Hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déja un grand article, mais ils voudroient l'exercer méme en amour. Quand ils demandent qu'une Maîstresse leur soit fidelle; fidelle, veut dire soûmise. L'empire devroit estre

estre également partagé entre l'Amant & la Maîtresse; cependant il passe toûjours de l'un ou de l'autre costé, & presque toûjours du costé de l'Amant.

BRUTUS.

Vous voilà étrangement revoltée contre tous les Hommes.

FAUSTINE.

Je suis Romaine, & j'ay des sentimens Romains sur la liberté.

BRUTUS.

Je vous asseure qu'à ce compte-là tout l'Univers est plein de Romaines; mais avoüés que les Romains tels que moy, sont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant-mieux, qu'ils soient si rares. Je ne croy pas qu'un honneste Homme voulust faire ce que vous avez fait, & assassiner son Bienfaicteur.

BRUTUS.

Je ne croy pas non plus qu'il y eust d'honnestes Femmes qui voulussent imiter vôtre conduite. Pour la mienne, vous

ne

ne sçauriez disconvenir qu'elle n'ait esté assez ferme. Il a falu bien du courage pour n'estre pas touché par l'amitié que César avoit pour moy.

FAUSTINE.

Croyez-vous qu'il ait falu moins de courage, pour tenir bon contre la douceur, & la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indiférence toutes les infidélitez que je lui faisois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'estre jaloux; il m'ostoit le plaisir de le tromper. J'en estois en si grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'estre Femme de bien. Cependant je me sauvay toûjours de cette foiblesse; & aprés ma mort mesme, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Festes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apothéose magnifique! M'avoir érigée en Déesse!

BRUTUS.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes. Voila les plaintes du monde les plus bizarres.

FAU-

FAUSTINE.

N'eussiez-vous pas mieux aimé estre obligé de conjurer contre Silla que contre César? Silla eust excité vôtre indignation & vôtre haine par son extréme cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux; ce mesme César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable, il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa Femme toute entiere; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec luy, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir ny Pompée, ny Clodius. Que j'eusse esté heureuse avec César.

BRUTUS.

Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'y en eust point, afin que les Femmes fussent toûjours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davan-

tage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRUTUS.

Je croy que pour les Femmes de voſtre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des Maris. Le ſentiment de la liberté eſt plus vif, plus il y entre de malignité.



DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

AVEC

LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

VOus me comblez de joye, en m'aprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette Secte.

MAROT.

J'ay esté sans vanité plus Stoïcien que vous, plus que Chrisippe, & plus que Zénon vostre Fondateur. Vous estiez tous en état de philosopher à vostre aise; vous, en vostre particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, ny on ne les envoyoit en exil, ny en prison; mais moy, j'ay essuyé la pauvreté, l'exil, & la prison, & j'ay fait voir que tous ces maux s'arrestoient au corps, & ne pouvoient passer jusques à l'ame du Sage. Le chagrin a toûjours eu la honte de ne pouvoir entrer

chez moy par tous les chemins qu'il s'estoit faits.

SENEQUE.

Je suis ravy de vous entendre parler ainsy. A vôtre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'estiez-vous pas l'admiration de vostre Siécle ?

MAROT.

Ouy, je l'estois. Je ne me contentois pas de soufrir mes maux avec patience, je leur insultois, s'il faut ainsi dire, par les railleries. La fermeté eust fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gayeté.

SENEQUE.

O sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une Chimere comme on se le persuade ! Tu te trouves parmy les Hommes, & voicy un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter mesme. Venez que je vous présente à Zénon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

MAROT.

Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts si illustres.

SENEQUE.

Comment vous nommeray-je à eux ?

MAROT.

Clément Marot.

SENEQUE.

Marot ? Je connoy ce nom-là. N'ay-je point oüy parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont icy ?

MAROT.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avez-vous pas fait, pour les réjoüir, beaucoup de petits Poëmes qui ont esté trouvez agréables ?

MAROT.

Ouy.

SENEQUE.

Mais vous n'estiez donc pas un Philosophe ?

MAROT.

Pourquoy non ?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

MAROT.

Oh ! je voy bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute la sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages mesme, si je voulois, & fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire, que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour estre traitées sérieusement ? J'apprens ici qu'on a mis en Vers burlesques la divine Eneïde de vostre Virgile. J'en suis ravy, on ne sçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule

dicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspective, où des Figures dispersées çà & là, vous forment, par exemple, un Empereur, si vous les regardez d'un certain point; changez ce point de veuë, ces mêmes Figures vous représentent un Gueux.

SENEQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des refléxions si profondes. On vous eust respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eust sçû combien vous estiez grand Philosophe; mais il n'estoit pas facile de le deviner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

MAROT.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le peu de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas esté dignes d'un Stoïcien?

SENEQUE.

Cela est sans difficulté.

MAROT.

Et j'ay fait je ne ſçay combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré l'exil, la priſon, le peu de fortune, j'avois cette gayeté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traitez de Morale ne ſont que des ſpéculations ſur la Sageſſe; mais mes Vers en eſtoient une pratique continuelle dans les diférens états où je me trouvois.

SENEQUE.

Je ſuis certain que voſtre prétenduë ſageſſe n'eſtoit pas un effet de voſtre raiſon, mais de voſtre tempérament.

MAROT.

Et c'eſt là la meilleure eſpece de ſageſſe qui ſoit au monde.

SENEQUE.

Bon. Ce ſont de plaiſans Sages que ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'eſtre vertueux peut quelquefois venir de la Nature; mais le mérite de l'eſtre ne peut jamais venir que de la raiſon.

MAROT.

On ne fait ordinairement guére de cas de ce que vous appellez un mérite ; car si un Homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne luy soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit estre plus estimée ; il n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

SENEQUE.

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages. Ils ne sont Sages que selon qu'il plaist à leur sang. Il faudroit sçavoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour sçavoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, & se rendre si indépendant de la Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

MAROT.

Ce seroit le meilleur, si cela estoit possible ; mais par malheur, la Nature garde toûjours ses droits ; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne luy peut jamais oster ; ils

ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie ; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du desordre. Encore est-ce une grande question, que de sçavoir si elle pourra le reparer. En verité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

SENEQUE.

Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de regler tout dans l'Univers.

MAROT.

Cependant elle n'est guere en état de faire valoir son autorité. J'ay oüy dire que quelques cent ans apres vostre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruïnée, pour la rebâtir, la policer selon les Loix de la République de Platon, & l'apeller Platonopolis ; mais l'Empereur la refusa au Philosophe, & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour luy donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raison a perdu de son credit. Si elle estoit estimable

mable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui la pûssent estimer, & les Hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les Métaux en or, & que ce secret s'appelle la Pierre Philosophale, ou le Grand Oeuvre ?

R. LULLE.

Ouy, & je l'ay cherché longtemps.

ARTEMISE.

L'avez-vous trouvé ?

R. LULLE.

Non ; mais tout le monde l'a crû, & on le

croit encore. La verité est, que ce secret-là n'est qu'une Chimere.

ARTEMISE.

Pourquoy donc le cherchiez-vous?

R. LULLE.

Je n'en ay esté desabusé qu'icy-bas.

ARTEMISE.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je voy bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

ARTEMISE.

Moy? je vous ressemblerois? Moy, qui fus un modelle de fidelité conjugale, qui bûs les cendres de mon Mari, qui luy élevay un superbe Monument, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les Métaux en or?

R. LULLE.

Ouy, ouy. Je sçay bien ce que je dis; apres toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, vous devinstes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous luy sacrifiastes ce Bâtiment magnifique, dont vous eussiez pû tirer tant de gloire; & les cendres de Mausole que vous aviez avalées, ne furent pas un assez bon reméde contre une nouvelle passion.

ARTEMISE.

Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie estoit assez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eust bien des Gens qui le sçûssent.

R. LULLE.

Vous avoûrez donc que nos destinées ont du raport; en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas; à vous, de croire que vous avez esté toûjours fidelle aux Manes de vostre Mari; & à moy, de croire que j'estois venu à bout du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Je l'avoûray tres-volontiers. Le Public est fait pour estre la Dupe de beaucoup de choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fust commun à tous deux ?

ARTEMISE.

Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver ; vous le secret d'estre fidelle à vostre Mari ; & moy, celuy de changer les Métaux en or ? Je croy qu'il en est de la fidelité conjugale comme du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Il y a des Gens qui ont si mauvaise opinion des Femmes, qu'ils diront peut être que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison.

R. LUL-

R. LULLE.

Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche ; & que vous-même qui paroissez avoir esté Homme de bon sens, vous avez donné dans cette réverie ?

R. LULLE.

Il est vray qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

ARTEMISE.

Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces secrets, qu'on peut trouver ; que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais ?

R. LULLE.

Toutes les Sciences ont leur Chimere, aprés laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chimie a sa Pierre Philosophale, la Geo-

métrie a sa Quadrature du Cercle, l'Astronomie ses Longitudes, les Méçaniques leur Mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-estre pas bien, mais vous entendrez bien du moins, que la Morale a aussi sa Chimere; c'est le desintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

ARTEMISE.

Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissast là toutes les Chimeres, & qu'on ne s'atachast qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LULLE.

Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les Hommes se proposent un point de perfection au delà mesme de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils ayent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eust dit que la Chimie n'eust

n'eust pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eust dit que l'extréme fidelité dont vous vous piquiez à l'égard de vostre Mari, n'estoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole, par un Tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'estoit pas soûtenu par des idées fausses.

ARTEMISE.

Il n'est donc pas inutile que les Hommes soient trompez?

R. LULLE.

Comment, inutile? Si par malheur la verité se montroit telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroist bien qu'elle sçait de quelle importance il est, qu'elle se tienne toûjours en quelque façon cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILE'E.

APICIUS.

AH! que je suis fâché de n'estre pas né dans vostre Siecle!

GALILE'E.

Il me semble que de l'humeur dont vous estiez, vous deviez vous accommoder assez bien du Siecle où vous vécustes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, & vous vous trouvastes au monde, & dans Rome, justement lors que Rome estoit maîtresse paisible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous costez les Oyseaux, & les Poissons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre sembloit n'avoir esté subjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

APICIUS.

Mais mon Siecle estoit ignorant ; & s'il y eust eu un Homme comme vous, j'eusse esté le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celuy que je fis pour une certaine sorte de Poisson, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce Poisson-là estoit bien plus gros en Afrique ; aussi-tost j'équipe un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Costes d'Afrique, je ne sçay combien de Barques de Pescheurs vinrent au devant de moy, car ils estoient déja avertis de mon voyage, & m'apportérent de ces Poissons qui en estoient le sujet. Je ne les trouvay pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le même moment, sans estre touché de la curiosité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, sans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnay aux Pilotes que l'on retournast en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GALILE'E.

Je ne puis deviner quel euſt eſté voſtre deſſein. J'eſtois un pauvre Sçavant, accoûtumé à une vie frugale, toûjours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragouſts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé les Lunetes de longue veuë; aprés vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompetes qui redoublent & groſſiſſent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſe prié de travailler pour le ſens du gouſt, & d'imaginer quelque Inſtrument qui augmentaſt le plaiſir de manger.

GALILE'E.

Fort-bien; comme ſi le gouſt n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

APICIUS.

Pourquoy l'a-t-il plutoſt que la veuë?

GA-

GALILÉE.

La veuë est aussi tres-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui sont donc les mauvais yeux, ausquels vos Lunetes peuvent servir?

GALILÉE.

Ce sont les yeux des Philosophes. Ces Gens-là, à qui il importe de sçavoir si le Soleil a des taches, si les Planetes tournent sur leur centre, si le chemin de lait est composé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement, & aussi distinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela est indiférent, ont la veuë admirable. Si vous ne voulez que joüir des choses, rien ne vous manque pour en joüir; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

APICIUS.

Je consens que l'Art ne donne pas au

commun des Hommes de nouveaux Instrumens pour mieux manger ; mais je voudrois qu'il en donnast aux Philosophes, comme il leur donne des Lunetes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des soins que la Philosophie leur couste ; car enfin à quoy sert-elle, si elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de découvertes, si elles ne sont sur le chapitre des plaisirs ?

GALILÉE.

Il y longtemps que l'on a fait cette plainte.

APICIUS.

Mais puis que la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoy les sens n'en feront-ils pas aussi ? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GALILÉE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flater. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre ; c'est qu'elle estoit naturellement trés-imparfaite.

APICIUS.

Et les Roys de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, eſtoient-ils Fous?

GALILÉE.

Oüy. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinez à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs! Il euſt falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux beſoins.

APICIUS.

Quoy? chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement?

GALILÉE.

Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous, qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intéreſt qu'un autre, qu'il ſoit vray. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas eſté reſervé pour vivre dans les derniers temps, où vous euſſiez profité des découvertes de tous les Siecles? Pour les connoiſſances

nouvelles, je sçay que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

APICIUS.

J'entre dans vostre sentiment, il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je voy que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puis qu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les Hommes de tous les Siecles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siecle en pust avoir plus qu'un autre, & le partage en a esté égal par cette raison.

DIA-

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon fecours, divin Platon, venez prendre mon party, je vous en conjure.

PLATON.

Dequoy s'agit-il?

M. D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baifer que je donnay à un fçavant Homme * fort laid, avec affez d'ardeur. J'ay beau dire encore à préfent pour ma juftification, ce que je dis alors, que j'avois voulu baifer cette bouche d'où eftoient forties tant de belles paroles; il y a

* *Alain Chartier.*

a là je ne sçay combien d'Ombres qui se moquent de moy, & qui me soûtiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la science ne doit point estre payée en même monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui est veritablement digne de causer des passions, échape à la veuë, & qu'on peut estre charmé du Beau, même au travers de l'envelope d'un Corps trés-laid dont il sera revestu.

PLATON.

Pourquoy voulez-vous que j'aille debiter ces choses-là? Elles ne sont pas vrayes.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez déja debitées mille & mille fois.

PLATON.

Ouy, mais c'estoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, & je voulois parler d'amour; il n'eust pas esté de la bienséance de mon caractere, que j'en eusse parlé comme les Autheurs des Fables * Milésiennes; je couvrois ces matieres-là d'un gali-

* *Romans de ce temps-là.*

galimatias Philosophique, comme d'un nuage qui empeschoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles estoient.

M. D'ECOSSE.

Je ne croy pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Chariots sur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans son essence, leurs chutes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui est trés-mal-aisé à mener, le froissement de leurs aîles, leur sejour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage, qu'elles reconnoissent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles sont frapées à la veuë de la Beauté qu'elles sçavent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'el-

qu'elles ſentent de faire des ſacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLATON.

Je vous aſſure que tout cela bien entendu, & fidellement traduit, veut ſeulement dire que les belles Perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'ECOSSE.

Mais ſelon vous, on ne s'arreſte point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous avez dépeints, ne fuſſent cauſez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'Ame, ſi vous voulez les juſtifier, & vous juſtifier vous-meſmes de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulez-vous que je vous diſe la verité? La beauté de l'Eſprit donne de l'admiration; celle de l'Ame donne de l'eſtime; & celle du Corps, de l'amour. L'eſtime & l'ad-

l'admiration sont assez tranquilles, il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'ECOSSE.

Vous estes devenu libertin depuis vostre mort; car non seulement pendant vostre vie, vous parliez un autre langage sur l'amour; mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçeuës. N'avez-vous pas esté amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lors qu'elle estoit vieille? Ne fistes-vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanasse a merité ma foy.
Elle a des rides, mais je voy
Une Troupe d'Amours se joüer dans ses rides.
Vous qui pustes la voir, avant que ses appas
Eussent du cours des ans reçû ces petits vuides,
Ah! que ne souffristes-vous pas?

Assurément cette Troupe d'Amours qui se joüoient dans les rides d'Arquéanasse, c'estoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient veuë jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sen-

fensibles sur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit estre détruit par les années.

PLATON.

Je vous suis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpréter si favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'estoient point si métaphysiques que vous pensez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ay faits. Si j'estois encore vivant, je ferois la vaine cerémonie que je fais faire à mon Socrate lors qu'il va parler d'amour; je me couvrirois le visage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile; mais icy, ces façons-là ne sont pas néceessaires. Voicy mes Vers.

Lors qu'Agathis par un baiser de flâme
Consent à me payer des maux que j'ay sentis,
Sur mes lévres soudain je sens venir mon ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

M. D'ECOSSE.

Est-ce Platon que j'entens?

PLATON.

Luy-mesme.

M. D'ECOSSE.

Quoy, Platon avec ses épaules quarrées, sa figure sérieuse, & toute la Philosophie qu'il avoit dans la teste, Platon a connu cette espece de baisers?

PLATON.

Ouy.

M. D'ECOSSE.

Mais songez-vous bien que le baiser que je donnay à mon Sçavant, fut tout-à-fait Philosophique, & que celuy que vous donnastes à vostre Maîtresse, ne le fut point du tout, que je fis vostre personnage, & que vous fistes le mien?

PLATON.

J'en tombe d'accord; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nez pour estre galans, s'amusent à estre Philosophes. Nous laissons courir aprés les chimeres de la Philosophie les Gens qui

ne les connoissent pas, & nous nous rabatons sur ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je voy que je m'estois tres-mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si javois eu de l'amour pour ce Sçavant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par luy-même, & bien en prend aux Femmes. Elles se sauvent de ce costé-là, si elles ne sont pas belles.

PLATON.

Je ne sçay si l'esprit cause des passions; mais je sçay bien qu'il met le corps en état d'en faire naistre sans le secours de la beauté, & luy donne l'agrément qui luy manquoit. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, & fournisse toûjours quelque chose du sien, c'est-à-dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit luy est absolument inutile.

M. D'ECOSSE.

Toûjours de la matiere dans l'amour!

PLATON.

Telle eſt ſa nature. Donnez luy, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous ſerez étonnée qu'il rentrera auſſi-toſt dans la matiere. Si vous n'aimiez que l'eſprit de voſtre Sçavant, pourquoy le baiſaſtes-vous? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions, que l'eſprit meſme auroit inſpirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnay à mon Eſclave, duſt produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie, & la Royauté tout enſemble; & icy il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. D'URBIN.

Et quel est ce conseil?

STRATON.

J'estois de Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se révolterent, & égorgerent leurs Maistres ; mais un Esclave que j'avois, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roy, celuy d'entr'eux qui à un certain jour apercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez sur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir ; mon Esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroissoient sur le haut d'une Tour fort élevée, & ses Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient, le corps mesme du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit euë; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je

je vivois encore, & aussi-tost je fus élû Roy, comme un Homme divin.

R. D'URBIN.

Je voy bien que le conseil que vous donnastes à vostre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voy pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les Philosophes qui sont icy, vous répondront pour moy, que j'appris à mon Esclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la verité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes sont toûjours la regle des opinions saines, pourveu qu'on les prenne à contre-sens.

R. D'URBIN.

Ces Philosophes-là parlent bien en Philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes, & des Préjugez; cependant il n'y a rien ny de plus commode, ny de plus utile.

STRATON.

A la maniere dont vous en parlez, on de-

devine bien que vous ne vous estes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'URBIN.

Je vous assûre que si je me déclare pour les Préjugez, c'est sans intérest ; car au contraire, ils me donneront dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des Ruïnes, pour en retirer des Statuës, & comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles estoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secrettement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il luy rompit un doigt aprés l'avoir faite, & l'enfoüit dans un lieu, où il sçavoit qu'on devoit creuser. Dés qu'on l'eut trouvée, je déclaray qu'elle étoit antique. Michel-Ange soûtint que c'estoit une Figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque ; & à force d'estre contredit, je poussay le Bacchus jusqu'au temps de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui estoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation ; mais sans cette préoccupation

pation qu'eussay-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous eussiez décidé selon la raison.

R. D'URBIN.

Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais sçû en la consultant, si la Statuë étoit antique, ou non; j'eusse seulement sçû qu'elle étoit tres-belle; mais le Préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle Statuë doit estre antique; voila une décision, & je juge.

STRATON.

Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontestables, sur des matieres aussi peu importantes que celle-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des décisions tres-seûres; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'URBIN.

Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-luy s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie, à la mort de ses Amis & de ses Parens. D'un

costé, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre costé, ils sont délivrez des miseres de la vie; riez. Voila des réponses de la raison; mais la coûtume du Païs nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là; ou nous en rions, & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse en pleurer.

STRATON.

La raison n'est pas toûjours si irrésoluë. Elle laisse à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-mesme; mais sur combien de choses tres-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

R. D'URBIN.

Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe. On ne doit ajoûter qu'à elles une foy entiere.

R. D'URBIN.

Cela ne se peut, parce que la raison nous pro-

propose un trop petit nombre de maximes certaines, & que nostre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire, va au profit des Préjugez, & les fausses opinions achevent de les remplir.

STRATON.

Et quel besoin de se jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête, quand elle ne sçait quel chemin prendre.

R. D'URBIN.

Vous dites vray. Quand la raison s'arrête, elle n'a point d'autre secret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un seul pas. Dés que le chemin se sépare en deux, elle demeure tout court; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain, il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sçait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmy les Hommes.

STRATON.

Aussi doit-on conserver les Préjugez de la coûtume, pour agir comme un autre Homme; mais on doit se défaire des Préjugez de l'esprit, pour penser en Homme sage.

R. D'URBIN.

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponses de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs Ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le Vieillard répondit que l'on passast au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers luy, pour luy en représenter les inconveniens. Il répondit que l'on donnast la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne suivit ny l'un ny l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de mesme des Préjugez. Il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont

dont vous estes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'estre trompé sur bien des choses, n'est pas récompensé par le plaisir de l'estre sans le sçavoir; & vous n'avez ny les lumieres de la verité, ny l'agrément de l'erreur.

STRATON.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son party. Il faut se défaire de tous ses Préjugez.

R. D'URBIN.

Mais la raison chassera de nostre esprit toutes ses anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espece de vuide. Et qui peut le soûtenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugez qu'ils ont accoûtumé d'en avoir. Les Préjugez sont le suplément de la raison. Tout ce qui manque d'un costé, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE,

BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vray. L'Empereur Charles V. eut avec la Princesse que je vous ay nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi estre la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour luy faire plaisir. Vous voila bien étonnée! N'avez-vous pas oüy dire que quelque mérite qu'ait une Personne, il faut qu'elle se mette encore au dessus de ce mérite, par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent estre en cette maniere au dessus de leur esprit mesme? Pour moy, j'étois

tois au dessus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez, on ne peut jamais en avoit trop.

B. PLOMBERGE.

Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une Personne accomplie, je ne croy pas que j'acceptasse le party. Je sçay qu'estant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens; je demanderois toûjours à avoir quelque défaut, ou quelque foiblesse, pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE.

C'est à dire qu'en faveur des Femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adoucy la vostre.

B. PLOMBERGE.

J'en avois adoucy les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur Accusatrice auprés du Public, si elles m'eussent cruë beaucoup plus severe qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous estoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui estoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un ?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'en étonne ; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarassiez point du tout de la réputation.

B. PLOMBERGE.

Je vais vous surprendre. Sçachez que l'indiférence que j'ay euë pour la réputation, m'a réüssi. La verité s'est fait connoistre malgré tous mes soins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon Fils, ne l'estoit point ; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandois, & il semble qu'on m'ait voulu récompenser par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois genéreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voila une belle espece de genérosité; il ne faut point là-dessus faire de grace au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez ! Il est bien bizarre, il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent luy imposer d'une maniere trop impérieuse, la nécessité de les estimer. Vous devriez sçavoir cela mieux que personne. Il y a eu des Gens qui ont esté en quelque sorte blessez de vostre trop d'ardeur pour la gloire ; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de vostre mort, qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOMBERGE.

Que sçay-je? Ils ont dit que vous vous estiez tuée un peu tard; que vostre mort en eust valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'a-
viez

viez pas voulu vous tuer à la légere, sans bien sçavoir pourquoy. Enfin il paroist qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret; & à moy, on me l'a renduë avec plaisir; peut-estre a-ce esté parce que vous couriez trop aprés la gloire; & que moy, je la laissois venir, sans souhaiter mesme qu'elle vinst.

LUCRECE.

Ajoûtez que vous faisiez tout ce qui vous estoit possible, pour l'empescher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'est-ce rien, que d'estre modeste? Je l'estois assez pour vouloir bien que ma vertu fust inconnuë. Vous au contraire, vous mistes toute la vostre en étalage & en pompe. Vous ne voulustes mesme vous tuer que dans vostre Famille assemblée. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-mesme? N'est-il pas pas d'une grande ame de mépriser cette chimere de gloire?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse

ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimere-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde. Elle eſt l'ame de tout, on la préfere à tout, & voyez comme elle peuple les Champs Eliſées; la gloire nous amene ici plus de Gens que la fiévre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenez, j'en puis parler.

B. PLOMBERGE.

Vous eſtes donc bien priſe pour Dupe auſſi bien qu'eux, vous qui éſtes morte de cette maladie-là; car du moment qu'on eſt icy-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRECE.

C'eſt-là un des ſecrets du Lieu où nous ſommes; il ne faut pas que les Vivans le ſçachent.

B. PLOMBERGE.

Quel mal y auroit-il, qu'ils ſe défiſſent d'une idée qui les trompe?

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions heroïques.

B. PLOMBERGE.

Pourquoy ? On les feroit par la veuë de son devoir. C'est une veuë bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRECE.

Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La raison elle-mesme n'approuveroit pas que les Hommes ne se conduisissent que par elle; elle sçait trop que le secours de l'imagination luy est necessaire. Lors que Curtius estoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie, & de sauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'estoit ouvert au milieu de Rome, si on luy eust dit, *Il est de vostre devoir de vous jetter dans cet abîme, mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de vostre action*; de bonne foy, je crains bien que Curtius n'eust fait retourner son Cheval en arriere. Pour moy, je ne répons point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoy me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'estoit point blessé par

la

la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus, j'eusse crû le satisfaire par des larmes ; mais pour se faire un grand nom, il faloit se percer le sein, & je me perçay.

B. PLOMBERGE.

Vous diray-je ce que j'en pense ? J'aimerois autant qu'on ne fist point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celuy de la gloire.

LUCRECE.

Vous allez un peu trop viste. Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoy qu'on ne les remplisse pas par la veuë du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent estre faites par les Hommes, se trouvent faites ; enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers, va toûjours son train ; tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de nostre raison, elle l'obtient de nostre folie.

DIALOGUES
DE
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoy est-ce icy la premiere fois que je vous voy? Pourquoy ay-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'eusse eu dans mon Serrail la plus belle Personne de l'Italie; & à présent je ne voy qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui ressemble à toutes les autres.

JULIETTE.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eustes pour moy, sur la réputation que j'avois d'estre belle. Cela mesme redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables

momens que j'aye passez. Sur tout, je me souviendray toûjours avec plaisir de la nuit, où le Pirate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un desordre, & avec une précipitation extrême.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous estiez bien aise qu'on vous cherchast de ma part?

JULIETTE.

J'estois ravie qu'on me cherchast, & plus encore, qu'on ne me pust attraper. Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si remply de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pas pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je voy bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de Rivales ne vous eust point accommodée. Peut-estre aussi craigniez-

gniez-vous que parmy tant de Femmes aimables, il n'y en euſt beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail.

JULIETTE.

Vous me donnez-là de jolis ſentimens.

SOLIMAN.

Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible?

JULIETTE.

J'y euſſe eſté bleſſée au dernier point, de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de voſtre grandeur, y enfermez je ne ſçay combien de belles Perſonnes, dont la plûpart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'eſtre perduës pour le reſte de la terre. D'ailleurs, croyez-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoûpire que ſur le ton d'une autorité abſoluë? Non, je n'eſtois point propre pour le Serrail, il n'eſtoit point beſoin que vous me fiſſiez chercher, je n'euſſe jamais fait voſtre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en estes-vous si sûre?

JULIETTE.

C'est que je sçay que vous n'eussiez pas fait le mien.

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait vostre bonheur, ou non?

JULIETTE.

Quoy? vous concevez qu'on puisse être heureux en amour, par une Personne que l'on ne rend pas heureuse; qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires, & qui n'ayent pas besoin de se communiquer, & qu'on en joüisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SOLIMAN.

Je suis Turc, & il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ay pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

JULIETTE.

Ouy.

SOLIMAN.

Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insuportable, de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendray heureuse aussi? Un Sultan est plus modeste, il reçoit du plaisir de beaucoup de Femmes trés-aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement, il est plus solide qu'il ne vous paroist. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espece de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé-bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout à l'heure?

JULIETTE.

Ouy, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-cy. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez d'un Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guérir de ses defauts?

SOLIMAN.

Mais on ne sçait à quoy s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

JULIETTE.

A un certain point, c'est vice; un peu en deça, c'est vertu.

DIA-

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eust-il que vostre nom, je serois charmé de vous. Paracelse! On croiroit que vous seriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse estoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE.

J'ay rendu ce nom aussi illustre, qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature, & sur tout à ceux qui s'élevent jusqu'à la connoissance des Génies, & des Habitans Elémentaires.

Mo-

MOLIERE.

Je conçois aisément que ce sont-là les vrayes Sciences. Connoistre les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien, il n'y a personne qui ne le pust faire; mais connoistre les Génies que l'on ne voit point, c'est toute autre chose.

PARACELSE.

Sans doute. J'ay enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs diférens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIERE.

Que vous estiez heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raison vous sçaviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Personnes n'ont pû seulement aller jusque-là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIERE.

Je le croy. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarassast sur la nature de

l'ame

l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toûjours quelques difficultez sur ces matieres; mais enfin on en sçait autant que la Philosophie en peut apprendre.

MOLIERE.

Et vous n'en sçaviez pas davantage?

PARACELSE.

Non. N'est-ce pas bien assez?

MOLIERE.

Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les Hommes que vous ne connoissiez pas, pour aller aux Génies?

PARACELSE.

Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIERE.

Ouy; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'aprés qu'on n'a plus rien à connoistre dans les Hommes. On diroit que

que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences, qui n'ont peut-estre aucune réalité, & dont il s'embarasse à plaisir; cependant il est sûr que des objets trés-réels lui donneroient, s'il vouloit, assez d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples, & court aprés celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIERE.

Tant-pis pour l'esprit; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La verité se présente à lui; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoist point, & il prend des misteres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des misteres. Je suis persuadé que si la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ny vertus des nombres, ny proprietez des Planetes, ny fatalitez attachées à de certains temps, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable; *Quoy, n'est-ce que cela?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des misteres où vous n'avez sçû penétrer, & qui en effet sont réservez aux grands Hommes.

MOLIERE.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces misteres-là, que ceux qui les comprennent; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant vostre vie?

MOLIERE.

Un métier bien diférent du vostre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moy, j'ay étudié les sottises des Hommes.

PARACELSE.

Voila une belle étude. Ne sçait-on pas bien que les Hommes sont sujets à faire assez de sottises?

MOLIERE.

On le ſçait en gros, & confuſément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PARACELSE.

Et à la fin quel uſage en faiſiez vous ?

MOLIERE.

J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois ; & là, je leur faiſois voir qu'ils eſtoient tous des ſots.

PARACELSE.

Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille verité.

MOLIERE.

Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſottiſes, ſans employer de grands tours d'éloquence, ny des raiſonnemens bien méditez. Ce qu'ils font eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez auſſi-toſt crever de rire.

PARACELSE.

Je vous entens, vous eſtiez Comédien.

Pour

Pour moy, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente, & que ne rit-on des mœurs mesmes?

MOLIERE.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en estre dehors; & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussi-tost dans ce tout, dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie?

MOLIERE.

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis icy une Fable sur ce sujet. Un jeune Oison voloit, avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espece quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pié de terre, il insultoit au reste de la basse-court. *Malheureux Animaux*, disoit-il, *je vous voy au dessous de moy, & vous ne sçavez pas fendre ainsi les airs!* La moquerie fut courte; l'Oison retomba dans le mesme temps.

PARACELSE.

A quoy donc servent les réflexions que la Comédie fait faire, puis qu'elles ressemblent au vol de cet Oison, & qu'au mesme instant on retombe dans les sottises communes?

MOLIERE.

C'est beaucoup que de s'estre moqué de soy; la Nature nous y a donné une merveilleuse facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement, une autre partie s'en moque; & s'il en estoit besoin même, on trouveroit encore une troisiéme partie qui se mocqueroit des deux premieres ensemble. Ne diroit-on pas que l'Homme soit fait de pieces rapportées?

PARACELSE.

Je ne voy pas qu'il y ait matiere sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques legeres réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime; mais quels

efforts de méditation ne faut-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevez ?

MOLIERE.

Vous revenez à vos Génies, & moy je ne connois que mes Sots. Cependant, quoy que je n'aye jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode ; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des Habits. J'ay vû je ne ſçay combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Autheurs, ainſi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choſes qui leur ont eſté les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent eſtre les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pieces. J'en ſçay bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me consoleray jamais de ma mort.

M. STUART.

Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un Musicien. Il falut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecosse, & le Roy mon Mari luy-même, conspirassent contre toy, & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ny fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RICCIO.

Une mort si magnifique n'estoit point faite pour un misérable Joüeur de Lut, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eust mieux valu que vous m'eus-

siez

siez laissé passer doucement mes jours dans vostre Musique, que de m'élever à un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abregé ma vie.

M. STÜART.

Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légere distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table ? Croy-moy, Riccio, une faveur de cette nature, ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il falut mourir, pour l'avoir receuë trop souvent. Hélas! je dînois teste à teste avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roy, accompagné de celuy qui avoit esté choisy pour estre un de mes Meurtriers, parce que c'estoit le plus affreux Ecossois qui eût jamais esté, & qu'une longue fiévre-quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sçay s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa veuë me fit.

M. STÜART.

J'ay rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ay fait mettre dans le Tombeau des Roys d'Ecosse.

D. RICCIO.

Je suis dans le Tombeau des Roys d'Ecosse?

M. STÜART.

Il n'est rien de plus vray.

D. RICCIO.

J'ay si peu senty le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut, faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. STÜART.

Tu te plains! Songe que ma mort à esté mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RICCIO.

Oh! vous estiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moy, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Natu-

Nature m'avoit mis dans la meilleure ſituation du monde; point de Bien, beaucoup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour joüer du Lut.

M. STÜART.

Ton Lut te tient toûjours au cœur. Hé-bien, tu as eu un mechant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais eſté que Muſicien? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi médiocre.

D. RICCIO.

J'euſſe cherché mon bonheur dans moy-meſme.

M. STÜART.

Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réflexions oiſives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philoſophes qui ſont icy. C'eſt bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-meſmes.

D. RICCIO.

Il ne leur manque que d'en eſtre perſuadez. Un Poëte de mon Païs a décrit

un Château enchanté, où des Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais.. Il y a un charme de la mesme nature sur le bonheur des Hommes; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en sçavent rien; il se presente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STÜART.

Laisse-là le jargon, & les chimeres des Philosophes. Lors que rien ne contribuë à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'estre par nostre raison?

D. RICCIO.

Le bonheur meriteroit pourtant bien qu'on prist cette peine-là.

M. STÜART.

On la prendroit inutilement, il ne sçauroit s'accorder avec elle; on cesse d'estre heureux si-tost que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'estre. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croi-

croiriez-vous qu'il se portast bien? Moy, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé, il faut qu'il soit dans les Hommes, sans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santez qui ne se soûtiennent qu'à force de remedes, & qui sont toûjours trés-foibles, & trés-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIEME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoistre les Païs du Nort, presque aussi-bien que vous. J'ay passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande, & enfin j'ay esté mourir en Suéde, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je voy par le Plan que vous me faites de vostre vie, qu'elle a esté bien douce ; elle n'a esté occupée que par la Philosophie; il s'en faut bien que je n'aye vécu si tranquillement.

DESCARTES.

C'a esté vostre faute. Dequoy vous avisiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie, & de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servistes? Vous entreprites de vous faire passer pour le Prince Demétrius, à qui le Trône apartenoit, & vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Demétrius, qui ayant pris ce nom l'un aprés l'autre, avoient esté reconnus pour ce qu'ils estoient, & avoient péry malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui estoit déja usée, dust réüssir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre-nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinez. C'est leur fo-
lie

lie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs, mais Dieu sçait sur quoy cela est fondé.

DESCARTES.

Encore n'estoient-ils pas si sots, qu'ils pûssent se laisser duper par trois Faux Demétrius de suite. Je suis assûré, que quand vous commençastes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous, d'un air de dédain, *Quoy, est-il encore question de voir des Demétrius?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissay pourtant pas de me faire un party considérable. Le nom de Demétrius estoit aimé, on couroit toûjours aprés ce nom. Vous sçavez ce que c'est que le Peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais succés qu'avoient eu les deux autres Demétrius, ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS.

Au contraire; il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il faloit estre le Vray Demétrius, pour oser paroistre aprés ce qui estoit arrivé aux deux autres?

C'es-

C'estoit encore assez de hardiesse, quelque vray Demétrius qu'on fust.

DESCARTES.

Mais quand vous eussiez esté le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans estre assûré de le pouvoir soûtenir par des preuves trés vray-semblables?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de questions, & qui estes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnuës jusqu'alors, devoient être renfermées?

DESCARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes, pour me pouvoir flater qu'elles estoient vrayes, & assez nouvelles, pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'estiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'estre reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes? On vous

en

en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſçauriez nommer que deux Faux Demétrius, qui avoient eſté avant moy. Je n'eſtois que le troiſiéme dans mon eſpece, qui euſt entrepris de tromper les Moſcovites; mais vous n'eſtiez pas le milliéme dans la voſtre, qui euſſiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DESCARTES.

Vous ſçaviez bien que vous n'eſtiez pas le Prince Demétrius; mais moi, je n'ay publié que ce que j'ay crû vray, & je ne l'ay pas crû ſans apparence. Je ne ſuis revenu de ma Philoſophie, que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, voſtre bonne-foy n'empêchoit pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe pour aſſûrer ſi hautement que vous aviez enfin découvert la verité. On a déja eſté trompé par tant d'autres qui l'aſſûroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix; *Quoy, eſt-il encore queſtion de Philoſophes, & de Philoſophie?*

DES-

DESCARTES.

On a quelque raiſon d'eſtre toûjours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en temps quelques petites veritez peu importantes, mais qui amuſent. Pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoüe que cela n'avance guére. Je croy auſſi que l'on trouve quelquefois la verité ſur des Articles conſidérables, mais le malheur eſt qu'on ne ſçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philoſophie (je croy qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain Jeu à quoy joüent les Enfans, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandez, court aprés les autres. S'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche ſa priſe, & recommence à courir. Il en va de meſme de la verité; il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoi que nous ayons les yeux bien bandez, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoy? Nous ne lui pouvons pas ſoûtenir que c'eſt elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là elle nous échape.

LE

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrez qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que vôtre prédiction n'eſt pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois enteſtez. Chacun croit que ce qui a eſté refuſé à tous les autres, lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes, qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs, qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des Gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoy, c'eſtoit hazarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſiéme fois; & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme, il n'y aura rien à hazarder? Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites?

DESCARTES.

Oui ſur le Chapitre de la verité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'eſtoient du nom de Deméţrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point eſtre Faux Deméţrius, je me ferois Philoſophe; mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie, & à deſeſperer de pouvoir découvrir la verité? Car je craindrois toûjours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus de ſujet de craindre, quand vous eſtiez Prince. Croyez que les Hommes ne ſe décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puis que les Modernes ne découvrent pas la verité plus que les Anciens, il eſt bien juſte qu'ils ayent au moins autant d'eſpérance de la découvrir. Cette eſpérance eſt toûjours agréable, quoi que vaine. Si la verité n'eſt deuë ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaiſir de la même erreur leur eſt dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire vostre bonheur. Il semble que S. Valier vostre Pere ne commette un crime que pour faire vostre fortune. Il est condamné à perdre la teste, vous allez demander sa grace au Roy; estre jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussi-tost vous voila Maîtresse de François I.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, est d'avoir esté amenée à la galanterie, par l'obligation où est une Fille, de sauver la vie à son Pere. Le panchant que j'y avois, pouvoit aisément estre caché sous un prétexte si honneste & si favorable.

A. DE BOULEN.

Mais vostre goust se declara, bien-tost par les suites, car vos galanteries durérent plus long-temps que le péril de vostre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde sçait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la Fortune m'offrit, & que je ne passeray pas dans l'Histoire, pour n'avoir été que médiocrement habile. On a admiré que le Connétable de Montmorency eust esté le Ministre & le Favori de trois Rois; mais j'ay esté la Maîtresse de deux, & je prétens que c'est davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ai garde de disconvenir de vostre habileté, mais je croy que la mienne l'a surpassée. Vous vous estes fait aimer long-temps, mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins, tant qu'il a le coeur touché; cela ne lui couste rien. S'il

vous

vous fait Reyne, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'eſpérance.

LA DUCHESSE.

Mais la paſſion d'un Amant a toûjours beſoin d'eſtre entretenuë; & un Mariage qui eſt une fois fait, ne donne plus de peine. Il eſt aiſé d'irriter l'Amour, quand on ne le ſatisfait pas; & fort mal-aiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuſer toûjours avec la meſme ſeverité, & il faloit que j'accordaſſe toûjours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puis que vous me preſſez ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoûte à ce que j'ay dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moi, ſi je me ſuis fait aimer trés-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidelité.

A. DE BOULEN.

Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois ainsi compris, car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOULEN.

Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélitez que vous fistes à vostre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secretes. Elles ne peuvent servir à relever vostre gloire. Mais quand je commençay à estre aimée du Roi d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes avantures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphay de la Renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-estre, si je voulois, que j'ay esté infidelle à Henry II. avec assez peu de mistere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidelité se peut, ou cacher, ou reparer; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeunesse. J'en suis pourtant venuë à bout. J'estois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'estois âgée. Vous, vous estiez jeune, & vous vous laissastes cou-

couper la teste. Toute Grand Mere que j'estois, je suis assûrée que j'aurois eu assez d'adresse, pour empescher qu'on ne me la coupast.

A. DE BOULEN.

J'avouë que c'est là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur vôtre âge même, qui est vôtre fort. Il estoit assûrément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois euë. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se resolvoit à me prendre pour sa Femme; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en vostre faveur, & accoûtumé peu à peu aux changemens de vostre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toûjours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroist aimable à leurs yeux, on paroist à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse mesme, quoy qu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paroistre aimable à leurs yeux, aussi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë, je vous cede;

de; mais du moins que je sçache de vous par quel secret vous reparastes vostre âge. Je suis morte, & vous pouvez me l'aprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne-foy, je ne le sçay pas moy-même. On fait presque toûjours les grandes choses, sans sçavoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à César comment il se rendit le maistre du monde, peut-estre ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOULEN.

La comparaison est glorieuse.

LA DUCHESSE.

Elle est juste. Pour estre aimée à mon âge, j'ay eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux Gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer aprés coup des desseins & des secrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVoüez la verité. Vous estiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des Hommes descendus de la sphére du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroissoient de grands Oiseaux qui voloient sur la Mer.

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'estoit un Peuple poly que les Athéniens.

F. CORTEZ.

Comment? Ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des Hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la maniere dont se servit le tyran Pisistrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athénes, d'où il avoit esté chassé ? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve ? (car on dit que Minerve estoit la Déesse qui protégeoit Athénes.) Ne monta-t-il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec luy, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens; *Voicy Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir*; & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soûmit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en estoit expliquée de sa propre bouche ?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

MONTEZUME.

Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire, par les conversations que j'ay euës avec diférens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens estoient un peu plus dupes que nous.

Nous

Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canons, mais ils avoient vû des Femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obeïssance, par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquastes en nous subjuguant avec vostre Artillerie.

F. Cortez.

Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris, la multitude entraîne les Gens de bon sens. Que vous diray-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-estre pas, quand on les verroit.

Montezume.

Mais a-ce esté par surprise que les Grecs ont crû dans tous les temps, que la science de l'avenir estoit contenuë dans un trou soûterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé, que quand la Lune estoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanoüissement, par un bruit effroyable; & pourquoy n'y avoit-il qu'un petit nombre de

Gens

Gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle estoit obscurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjoüissances, & de ces Poulets sacrez, dont l'apétit décidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin vous ne sçauriez me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Gréques, ou Romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous estions bien-heureux, d'ignorer qu'il y eust des Sciences au monde; nous n'eussions peut-estre pas eu assez de raison pour nous empescher d'estre sçavans. On n'est pas toûjours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui aportérent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amé-

l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-estre que les Arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sçait écrire; mais nous ne sçavions point écrire, & nous faisions des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sçait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y sçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des Pierres prodigieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eust pû élever sans machines, aussi haut qu'elles estoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. Cortez.

Ils sont assez prouvez par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmi nous, la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puissances y sont moderées par la justice, toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; & même voyez à quel point nous sommes scrupuleux. Nous n'al-

n'allâmes porter la guerre dans vostre Païs; qu'aprés que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous apartenoit, & décidé cette question pour nous.

MONTEZUME.

Sans-doute, c'estoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je croy que vous estes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui osteroit à l'Europe ses formalitez, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens; & toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Héritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Est-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MON-

MONTEZUME.

J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous; mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les Héritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens; ils reçoivent cette protestation, & pour luy en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit estre.

MONTEZUME.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'estoient établis dans la Toscane, Païs barbare selon eux, & peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coûtumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pour-

pourtant je ne sçay quel déplaisir d'estre devenus Barbares; & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore; ils pleuroient, & puis se séparoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Païs. Il étoit question chez eux des Loix Gréques, comme chez vous de la raison. Il sçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faisoient mention, mais legerément, & sans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque sorte; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoistre, & de la mépriser.

F. CORTEZ.

Du moins, quand on la connoist mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MONTEZUME.

Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cedons? Ah! que n'avions-nous des Vaisseaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eustes de conquérir les nostres.

JUGE-

JUGEMENT
DE
PLUTON,
SUR LES DEUX PARTIES
DES NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.



A MONSIEUR.

L. M. D. S. A.



ONSIEUR,

Tenez m'en compte, si vous voulez; sans vous je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ay dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ny en mesme temps de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites vous revenir quelqu'un de son premier Ju-

gement? Personne du monde. Et puis, pourquoy feroit-on revenir les Gens? Leur premier jugement a souvent esté fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord, qu'on en a assez à découvrir les defauts d'autruy. Tout paresseux que je suis, je voudrois estre gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoy que l'employ paroisse assez étendu, je suis asseuré qu'il me resteroit encore du temps pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la penétration avec laquelle un Critique démesle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçeu les defauts, & alors on ne convient pas avec luy qu'ils y soient; ou bien on les avoit apperçeus, & on luy oste la gloire de sa remarque. En un mot, ou il a esté prévenu par son

Lecteur,

Lecteur, où il n'en est pas suivy. A ce compte, pourquoy ay-je fait une Critique? Est-ce pour m'opposer au succés des Dialogues des Morts? Je n'ay pas tant d'autorité auprés du Public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des defauts par tout? Ce ne seroit rien de surprenant. Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reste. Quoy donc? Je ne sçay si on voudra bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuscrit vous & moy, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus severe à l'égard de l'Ouvrage, & plus honneste à l'égard de l'Autheur, qui assurément a mérité l'estime que l'on a pour luy. Nos premie-

res pensées nous réjoüirent, & vous voulustes que je travaillasse. Je l'ay fait. Si je l'ay fait sans succés, je seray assez payé de la peine que j'ay prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

Vostre trés-humble
& trés-obeïssant
Serviteur,
D. H.

Extrait

Extrait d'une Lettre de l'Autheur des Dialogues des Morts, à son Libraire.

E me tiens fort honoré des diverſes Critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moy. Puis qu'on vous les offre, ſi vous y croyez trouver voſtre compte, imprimez-les toutes ; je ne me ſerviray point du droit que vous me donnez de vous en empeſcher. Je n'ay point prétendu faire un Ouvrage ſans defauts ; & ſi ces Critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me ſuffit. Pour en eſtre ſeûr, faites-les voir à M^r . . . . . qui vous averti-

ra de ce qu'il en faudra faire retrancher, s'il y trouve des choses qui ne soient pas précisément contre les Dialogues des Morts.



JUGE.



JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de desordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on auroit de la peine à croire. Il y avoit auparavant diférens Quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de mesme condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur estoit convenable, ou bien ils ne disoient mot; mais depuis qu'ils ont lû les

Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé, les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le Quartier des Héros, & leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a eſté fort offenſée. Les Sçavans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traitter les Sçavans. Les rangs qui étoient reglez entre eux ſelon l'ordre naturel, ont eſté troublez, & l'on a veu Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Arétin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fuſt évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il eſtoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon, & Ariſtote qui parloient enſemble, & dans le temps qu'il les querelloit, & qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçeut proche de là Homere, & Eſope, qui eſtoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures ; & un peu plus loin l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche, qui eſtoient venus des deux bouts de l'Enfer,

fer, dans le deſſein de ſe batre. Il vit bien qu'il ſeroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il puſt remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulut décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de trouble. Il réſolut d'en faire la Critique publiquement; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matieres, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accuſations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans ſon Palais; que les Morts eſtoient conviez de s'y trouver; mais que pour Lucien, & les trente-ſix Morts intéreſſez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fut nombreuſe. Pluton eſtoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il ſe plaignoit meſme d'une groſſe migraine, qui luy eſtoit venuë de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante eſtoient à ſes coſtez, plus renfrognez & plus ſombres qu'à l'ordinaire.

re. Tous les Morts gardoient un profond silence, lors que Pluton se leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts. Ou diable l'autheur des Dialogues a-t-il pris que j'estois usé? Je luy feray voir qu'il n'en est rien. Que tout l'Enfer soit témoin de ma vangeance, & que le bruit en aille jusqu'à la Boutique de Blageart.

Il n'en dit pas davantage. Aussi-tost voila je ne sçay combien d'Accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit signe de se taire, & dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang; & mesme pour observer un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eust esté condamné sans avoir esté défendu, il ordonna à Lucien de représenter l'Autheur des Nouveaux Dialogues, & de répondre pour luy; mais Lucien déclara nettement qu'il ne se vouloit point charger de cela. Quoy, luy dit Eaque; vous estes le Héros du Livre, c'est à vous qu'il est dedié, & vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celuy à qui s'adresse l'Epître dédicatoire, paye ou protege. Vous n'avez rien donné à vostre Auteur, protegez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire ny l'un ny l'autre, ré-

répondit Lucien. Si l'Autheur avoit pû trouver un autre Héros que moy, il l'auroit pris. Il n'a choisy un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les. Epiſtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe ? Informez vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois icy, dont le nom eſt à la teſte d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui eſtoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop de ſujet d'eſtre des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat, dans un Jugement où il eût du paroiſtre lui-meſme en qualité de Criminel ; que c'eſtoit luy qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts ; que toutes les fautes de ſon Imitateur, pouvoient fort juſtement eſtre miſes ſur ſon compte, & qu'on luy donneroit peut-eſtre de la peine à luy-meſme, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Pluton qui eſtoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fiſt le Procés à ceux meſme de Lucien ; & Chriſippe ravy d'avoir une occaſion de ſe vanger, continua ainſi.

Je voy, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédai-

daigneux. Il eſt vray qu'il a eu les Rieurs pour luy en l'autre monde, mais je ne ſçay s'il les aura en celui-ci. Il eſt du nombre de ces Plaiſans, fort ſujets aux repétitions, & qui n'ont qu'un meſme ton de plaiſanterie. On lui dit dans l'Epiſtre qu'on lui adreſſe, *Qu'on eſt bien fâché qu'il euſt épuiſé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroiſtre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faiſoient la cour.* Je vous aſſure que quelque tentation qu'euſt pu avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne lui eût pas eſté poſſible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ſes ſujets en mille manieres toutes fort ſemblables. Sur tout, combien de Dialogues ſur ces pauvres Heritiers trompez? Qui l'obligeroit à dire toûjours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-eſtre à une petite demy-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moy, j'opinerois qu'à cauſe de ſes repétitions, on le miſt ici en la place de Siſiphe, & qu'on lui donnât cette groſſe Pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes Sujets.

Tous

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'eſtoit point de bonne grace. Chriſippe encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre; mais Rhadamante qui eſt un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort ſevérement. Il n'eſt pas ici queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite; ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plûtoſt. Vous eſtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſevére que celui de Rhadamante. Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moy? Je ſuis un Mort de ſeize cens ans, admiré pendant ſeize cens ans, & au bout de ce temps-là on vient m'inquiéter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Autheur d'un petit Livre. *Elle eſt trop guindée*, dit-il. Je mourus trop ſérieuſement, je ne fûs pas aſſez réjoüiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme euſt dû faire un vray Philoſophe; je ne m'aviſay point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignone.

Enfin, ce qui gaſte tout, je ne ronflay point.

point. Il eſt pourtant ſûr que je donnay ordre à tout ſans aucun trouble, que je ne diferay à me tüer, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'euſt aporté des nouvelles de mes Amis qui s'eſtoient mis ſur la Mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar; que dés qu'on me les eut apportées, je me donnay le coup. Comment donc cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modele d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe regle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſeûr de ſon fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroiſt content? Les grands Hommes seront-ils obligez à dire des ſottiſes à leur ame, & les Filles à ſe plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce eſté pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du jugement que dix-ſept ſiecles avoient prononcé ſur ma mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à eſtre émuë de la vehémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien ſe leva,

leva, & dit froidement. Ne faites point tant de bruit pour les intérests de l'Antiquité, elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Autheur des Dialogues. Il vous dégrade à la verité, & vous oste vostre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met aussi-tost en vostre place, moy qui n'estois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'estois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrémement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Medecins imaginassent un moyen de me faire vivre, & je suis fort obligé à l'Autheur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son Livre est fort joly, & que je me plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sçay qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désesperer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plusspart des Histoires, & aprés je ne sçay combien de temps, me voila sans y penser devenu Héros.

Ouy, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh, reprit Adrien, où l'un ga-

gne, il faut que l'autre y perde, c'est la Loy commune. Les Autheurs sont maistres de leurs graces, ils les distribuënt à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son sérieux, & défendit à Adrien de debiter des maximes si dangereuses; & pour regler ce qui estoit en contestation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante,

Qu'il n'estoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, mesme sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un costé ce qu'on osteroit de l'autre.

Aprés cet Arrest, Caton cria qu'on laissoit encore indécise la principale Question, qui estoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y mist ordre, il n'y avoit point de Morts si venerables qui pussent estre à l'abry des plaisanteries; qu'il falloit définir un temps dans lequel une belle action passeroit pour estre consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tost Alexandre, Homere, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien

cher-

cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empeschast de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit estre loin d'ici. La Question que l'on traite, le regarde; il a appris à son Copiste à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoist de plus grand, & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiste un autre; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Autheurs. C'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'estoit déja souvenu de moy dans ses plaisanteries, mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'estois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulust apprendre à une jeune Personne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne à moy l'art militaire! Phriné pou-

voit prétendre à regler le nombre des conqueſtes d'une Courtiſane naiſſante, & lui dire, *Ne recevez point tant d'Amans à la fois, c'en eſt trop, il en arrivera quelque deſordre*; Mais Phriné regle le nombre de mes Conqueſtes, & me dit, *Vous ne deviez point ſonger à la Perſe, ny aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit eſté. N'en eſt-il rien, *Petite Conquérante*, dit-il en ſe tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondez-donc, où en aviez vous tant appris? Phriné répondit toute en colere, j'ay déja dit je ne ſçay combien de fois que je ne voulois point qu'on m'appellaſt *la petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Autheur des Nouveaux Dialogues lui-meſme s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante.* Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme.* Je voy que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont

n'ont pas laissé d'estre agréables, sont au desespoir de ce qu'on m'a honoré de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en estre en possession, & il est vray qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Personne de mon métier; mais enfin je suis ravie que leur vanité ait esté rabatuë; & que parmy toutes celles de mon espece, on ait fait choix de moy pour estre la premiere que l'on nommast *jolie Femme*. Hé-bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*, *la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds; car il paroît bien que vous estes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au dessous des Femmes, *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises, & que les Femmes n'en ont pas besoin pour les leurs; que vous estiez seule, exécutant tout par vous-mesme dans vos plus grandes expéditions, & que je n'estois pas le seul qui agist dans les miennes.* Laissez-moy en repos, répondit Phriné. Je ne veux disputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit; mais ici, vous estes un vray Sophiste. Je croy que c'est parce que vous estes sous les yeux de vostre Précepteur Aristote.



Aussi-tost Pluton prononça,

Que Phriné ne se mesleroit que de son métier.

Et elle en faisant une grande reverence, répondit, tres-volontiers.

Aristote dans le mesme moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Disciple, disoit-il. On lui a mis en teste une Courtisane, & à moy un vieux Débauché, & c'est le vieux Débauché qui me fait la Leçon sur la Philosophie, comme c'est la Courtisane qui la fait à Alexandre sur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'est une regle infaillible que vous trouverez toûjours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un Sage & un Fou, assurez-vous que le Fou sera bien au dessus du Sage. Si l'Autheur s'avise d'assortir ensemble Agamemnon & Thersite, soyez sûr qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pié-là, vous ne devez pas estre estonnez qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me définisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a du s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phri-

né

né remporte ſur Alexandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage ; je me plains de ce que je ne ſçay pas du moins le lui diſputer un peu ; je me plains de ce que je ſuis un Sot. Quoy, n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre ? Eſtre confondu par ſa Chanſonnette ? Où ſont tous mes Livres ? Ne me fourniſſoient-ils rien dont je puſſe me ſervir ? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire ? Toy-meſme, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a eſté dit dans noſtre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon ; quand je lûs le titre de nôtre Dialogue, je tremblay. Je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'eſtoit moy qui eſtois le Docteur du Dialogue. J'ay donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ay eus dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Autheur, de déclarer la guerre à tous les Peripateticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Siſtême de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de

férieux pour la défenfe du Dialogue, il déclara

Qu'un Dialogue ne feroit point compofé d'Anacréon, qui parleroit tout feul; qu'Ariftote feroit obligé de luy répondre, & qu'une petite Chanfon ne feroit point du même poids que quantité de gros In folio.

Virgile prit auffi-tôt la parole, pour fe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de fes Géorgiques, où il faifoit un Compliment à Augufte. Vous faites le plaifant, dit-il à Aretin. Vous vous réjoüiffez fur cette Fille de Thétis, & fur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il euft efté dit dans vôtre Siecle; mais dans le mien c'eftoit comme fi j'euffé loüé Augufte fur fa valeur, & fur fa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Autheur des Dialogues a dit que les Belles font de tout Païs, & moy je dis que les fottifes font de tous les Siecles. Vous feriez bien-heureux d'avoir droit efté Ancien pour avoir de dire des chofes, que nous autres Modernes nous n'euffions ofé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiftoire Romaine. N'avez-vous jamais oüy parler de ces Apothéo-

fes

ſtes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar eſtoit devenu une Etoile après ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Aretin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviez loüer Auguſte d'une maniere ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit aprés ſa mort; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante, & moins raiſonnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fuſt raiſonnable ou non, il ſuffit que c'eſtoit une coûtume reçeuë chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il eſté la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moy juſte. Les Romains avoient-ils moins de foy à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Eliſées? Non, répondit Aretin, je ne croy pas que les Champs Eliſées fuſſent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la maniere dont je loüe Caton, en diſant *qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus*

Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont separez d'avec les autres. Si les Champs Elisées, aussi-bien que les Apothéoses ne passoient que pour des fadaises, la loüange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussi-tôt Aretin, la loüange que vous donnez à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisées, on y separeroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la teste de cette Compagnie. Hé-bien, répondit Virgile, la loüange que j'ay donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes estoient reçeus aprés leur mort parmy les Divinitez, on respecteroit assez Auguste pour luy laisser choisir le rang, & l'employ qu'il luy plairoit. L'une & l'autre loüange est fondée sur une suposition, & l'une de ces supositions n'est pas plus impossible que l'autre. En verité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerez-pas aisément. Croyez-moy, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton qui estoit fort aigry contre le nouvel Autheur, se souvint que dans le mesme endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & se mit à déclamer tout de nou-

nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la loüange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste, & vraye dans les principes de l'Autheur, qui demande tant de choses aux loüanges. Je suis donc le plus honneste Homme de tous les Gens de bien. Je n'ay donc pas esté un lâche, qui n'ait osé ny vivre ny mourir de bonne-grace. Ne m'établira-t-on point de caractere? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je sois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant; il faut bien défendre contre Caton, ce pauvre Autheur qui n'est pas ici. Il s'est contredit, il est vray; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien se contredisoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'est en partie sur mon chapitre que Lucien s'est contredit. Dans un de ses Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a veu descendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant sa famille, & pleurant comme un Enfant, & qu'il ne se souvient point que personne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hors-mis ce Menippe à qui il parle, & moy. Dans un autre Dialogue, ce n'est plus de mesme; il n'y a que les sept Sages, Gens qui ne sont pas tout à fait irréprochables,

comme

comme on sçait, qui soient morts gayement, & qui fassent voir dans les Enfers qu'ils sont contens de leur condition. Me voila donc exclus du nombre des vrais Philosophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus veu qu'il ne dit. Il paroist assez que l'Autheur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il estoit de son devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureusement. Caton auroit extrémement tort de se plaindre de lui, je ne me plains seulement pas de Lucien qui n'a aucune excuse, lui qui s'est contredit sans avoir imité personne.

Lucien qui veritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point se commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de se défendre, ni de se justifier; & Pluton voyant son silence, déclara

Qu'il défendoit à tous Faiseurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ny de dire du bien de personne, de peur des contradictions.

Aprés cela, Homere fit signe qu'on l'écoûtast, & dit d'une maniere assez tranquille, qu'il avoit laissé parler ceux qui estoient

estoient les plus pressez de faire leurs plaintes ; que Virgile auroit pourtant bien du avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui ; que Lucien, & son Imitateur, l'avoient assez maltraité ; mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere ; mais que chez le nouvel Autheur, c'estoit lui qui disoit du mal de lui-mesme, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, & qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre ; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eust dit si l'Autheur avoit reçeu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte ; qu'autrement il desavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de soûtenir que ses Ouvrages estoient pleins de misteres, & d'allégories ; que si l'on ne reprimoit cette licence des Autheurs, Achille avouëroit bien-tôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénelope qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulisse ; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pust s'assurer de n'estre pas ressucité quelque jour, pour se décrier lui-mesme.

Les plaintes d'Homere parurent si justes,

tes, & de plus son autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, sans écoûter Esope qui vouloit répondre, défendit

Que l'on fist jamais parler personne contre soy-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'estoit pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il falloit vanger l'Antiquité, des insultes que les deux Autheurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoy, disoit-il, Lucien n'a pas respecté mon nom, qui s'estoit déja estably pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce mesme nom, qui a présentement une antiquité de prés de trois mille ans? Ce nombre infini d'Hommes, qui dans une si longue suite de siecles ont adoré mes Ouvrages, c'estoient donc des Foux? On condamne en un moment, & sans y faire trop de reflexion, tant de jugemens qui ont tous esté conformes. La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié, merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire, n'osent le déclarer. Je n'ay qu'un mot à

dire.

dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ay pû avoir une si grande réputation sans la mériter, & je croiray en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut secondé de je ne sçay combien d'Anciens qui estoient tous fort offensez du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun représentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages qu'on portoit en sa faveur. Enfin Pluton ayant plus déliberé qu'à l'ordinaire sur l'Arrest qu'il alloit rendre, ordonna

Que les Anciens seroient toûjours venerables; que Lucien qui estoit un des premiers qui se fussent révoltez contre eux, ne joüiroit point des privileges de l'Antiquité, & seroit toûjours sujet à la critique, & que quiconque voudroit à son exemple, médire des Anciens, seroit obligé de reconnoistre publiquement qu'il trouveroit bon qu'on le traitast de méchant Autheur, quand même il arriveroit que ses Ouvrages seroient generalement approuvez, & avoüeroit qu'il n'auroit pas réussi dans son entreprise, pour avoir eu l'estime du Public.

Ensuite on entendit un certain murmu-

re

re dans la foule des Morts, qui avoient esté auparavant dans un grand silence. Tout le monde presta l'oreille. C'estoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elizabeth d'Angleterre? Quoy, vôtre Majesté ne trouvera pas bon que je demande reparation pour elle? Vôtre Majesté ne parlera point, mais je suplie Vôtre Majesté de me permettre de parler. Je n'agiray, & je ne paroistray agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Vôtre Majesté, je ne puis soufrir que Vôtre Majesté ait esté offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre repéter tant de fois *Vôtre Majesté*, & de plus, ces titres-là ne sont guére usitez dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds, & si peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eust sceu si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prist pour un Homme qui pust reprocher à des Reynes en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que

que nous estions tout-à-l'heure en contestation Elizabeth & moy. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on luy a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une Femme doit toûjours éviter ces sortes d'éclaircissemens, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicestre, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-mesme. On veut que vous disiez à Elizabeth, *que la Virginité estoit la plus douteuse de toutes ses qualitez*; & en mesme temps on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas estre trop poli pour Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Prétieuse nouvellement morte, soupçonner Elizabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Elizabeth ne trouvoit rien de plus joly que *de former des desseins, de faire des préparatifs, & de de n'exécuter point.* Elizabeth faisoit peut-estre quelque pas dans le Païs de Tendre, mais assurément elle se gardoit bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable, *Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit quand on ne faisoit que l'esperer, &*

les choses ne passent point de nostre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte?

Que vous estes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guére mieux qu'une Prétieuse! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs, c'est tout le contraire. *Hélas! que les Hommes sont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous estes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples, & communs qui sont les plus doux. Sçavez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la loüer? Je n'estois point un Homme qui raffinast beaucoup sur les plaisirs; je ne sçavois sur cette matiere-là que ce que tout le monde sçait; cependant la Reyne d'Angleterre fut contente de ma science, & à mon départ j'eus un beau Présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'adressant à la Prétieuse qui avoit parlé, que ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reyne hors de ses plaisirs d'imagination.

Il

Il a bien la mine ..... Taiſez-vous, dit Pluton tout en colere. La teſte me tourne. Je ne ſçay plus où j'en ſuis. Je ne ſçay plus dequoy il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Elizabet. Elizabet ne veut que des préparatifs, & des eſpérances. Et puis voila Elizabeth qui a des gouſts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette Perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y ſont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs, on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embaras-là?

Ce ne ſera pas moy, répondit Eaque. Ny moy non plus, dit Rhadamante; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'a vuider les diferens de tous ces Diſcoureurs que vous avez fait venir icy, & qui ne conviennent jamais de rien ny les uns avec les autres, ny avec eux-meſmes. Hé-bien, reprit bruſquement Pluton, puis que vous ne ſçavez tous deux par où en prendre, j'ordonne

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il aportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans luy avoient donné une commission dont il vouloit s'aquiter. Cette commission estoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.

LET-

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

Trés-honorez Morts,

Il court parmy nous des Dialogues que l'on a mis sous vostre nom, parce qu'on y a traité des matieres si importantes, que des Vivans n'eussent pas pû avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement dequoy nous étions capables; & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas parû si sublimes, que nous desesperassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulierement croyent qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnés Sorel & Roxe-

 lane.

lane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est crû obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux Femmes d'icy haut; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit; que les Histoires d'Agnés Sorel & de Roxelane, sont fort propres à persuader aux Femmes qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination, sur les sujets qui leur conviennent; mais enfin elles sont si convaincuës de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au dessus de leur portée. Nous vous prions donc, Trés-honorez Morts, de soufrir que nous ayons ici haut des Conversations aussi spirituelles & aussi utiles que les vostres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entrétenir nous-mêmes, ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara.

Qu'il

Qu'il ne seroit point besoin d'être Mort, pour dire des choses aussi pleines de morale, & de raisonnemens, que celles qui se disent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrest. Elle représenta que si elle eust esté vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux gouster la victoire à celuy qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter luy-même, & qu'il doit n'être ny si foible qu'il se rende d'abord, ny si fort qu'il ne se rende jamais*; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fond de Logique, & une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas esté capable; que si l'on vouloit bien penétrer dans la profondeur de cette pensée, il sembleroit qu'on auroit tenu des Etats du Genre-humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit du attaquer ou se défendre, & qu'aprés une mûre délibération de Philosophes qui auroient examiné la Question selon leurs regles, on auroit donné le party d'attaquer aux Hommes, & celuy de se défendre

aux Femmes ; que c'estoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres solidement ; que cette solidité estoit d'autant plus admirable, que les matieres estoient galantes, & qu'enfin il estoit bien seur que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'éfleurer les choses legérement, & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler, Petrarque se montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues, Laure estoit gastée ; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit présentement faire des Dissertations sur tout ; que sa nouvelle folie estoit d'aprofondir toûjours les matieres, & de les traiter méthodiquement ; que quand il croyoit luy dire quelque chose de galant, & d'agréable, il trouvoit une Raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre luy ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus, il n'estoit point content qu'elle s'accoûtumast avec Sapho, qui estoit une trés-dangereuse compagnie ; que veritablement Laure avoit pris le bon party, en soûtenant que c'estoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à se défendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdist les bons

sen-

ſentimens où elle eſtoit encore, & qu'il ne luy priſt envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Loüis XII. Roy de France, & le Duc de Suffolc, ſe joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre, les meſmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions generales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'eſtoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fuſt de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſoufrir Loüis XII. pendant ſa vie, quoy qu'elle euſt quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore eſté plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils eſtoient mariez enſemble, quoy que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnaſt toûjours de juſtes appréhenſions à un Mary.

Pluton pour remedier à ces deſordres, défendit,

Que l'on fist les Femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Aprés cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V. devant Pluton, sur ce que cet Empereur réfusoit de répondre à une Question d'Anatomie qu'il luy faisoit. Je luy demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées, & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire, il faut qu'Hervé soit fou. Faire des Questions d'Anatomie à Charles V. Est-il Chirurgien? Hé quoy, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Erasme comme un Docteur, sur les fibres, & sur la conformation du cerveau, en quoy il prétend que l'esprit consiste? Il sçait que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit appercevoir cette différence d'organes, qui fait la diférence des génies, & aprés cela il ne voudra pas répondre à mes Questions?

Qu'on me delivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dust sçavoir l'Anatomie? He qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous

vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que j'y dis d'Anatomie n'est rien du tout, repondit Charles V. ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sçache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui sent tout à fait son Physicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé-bien, dit Charles V. est-il défendu à un grand Prince de sçavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé; mais il luy est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses, & laisse les termes aux Sçavans, & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sçait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna,

Que Charles V. ne parleroit plus si sçavamment de Physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je sçay bien, ajoûta le Roy des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui est un peu Grammairienne pour une Reyne. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'embaras que ces noms don-

donnent aux Sçavans dés qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne conçois pas trop bien où une Femme, & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien estudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mistere; mais laissons-là en repos, il faut finir, elle sera comprise dans l'Arrest de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, & dit qu'il s'estoit plaint que Charles V. qui estoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Phisique, & que présentement, il se plaignoit qu'Erasistrate qui estoit Medecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Medecine. J'ay découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoy; à vostre avis? C'est que sans sçavoir que le sang circulast, il a guéry le Prince Antiochus de sa fiévre quarte, par un moyen, à la verité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une regle de Medecine. Car, je vous prie, establira-t-on que quand un Medecin aura un Malade à guérir de la fiévre, il fera passer devant luy toutes les Femmes de sa connoissance, luy tiendra le poulx pendant ce temps-là, remarquera celle dont la veuë redoublera l'émotion de son poulx, & ensuite

suite ira négotier, pour faire obtenir à son Malade cette Femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient que la connoissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce qu'effectivement elle ne l'estoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agissoit que de sçavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'est-ce pas là une belle conséquence? Si c'est ainsi qu'il raisonnoit du temps qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous estes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut suivie d'un esclat de rire. Erasistrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crut pas que sa réponse pût estre bonne, ne luy en donna pas le loisir, & prononça brusquement,

Qu'Erasistrate, quoy qu'il eût guéry Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, luy dit, qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais

mais je cherche des termes pour m'expliquer honnestement. On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ay honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'aprésent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous luy connoissez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien du prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moy qui ne me souviens plus de ce que j'ay entrepris de soûtenir, je luy répons, *Que les Hommes ne font point d'expériences, parce que dans tous les siecles ils ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir, & qu'ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte, *Et sur ce piéd-là, comment voudriez-vous que les siecles de l'Antiquité eussent mieux valu que le siecle d'aujourd'huy ?* La verité est qu'aprés ce que j'ay dit, je n'ay

rien

rien à luy répondre; je suis pris, & j'accouche sottement. Je vous assure que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma sage-Femme; car moy qui prétens que les Siecles ayent dégeneré, puis-je dire aussi-tôt *Que tous les Hommes ont les mêmes panchants; que par tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes sottises?* J'avouë que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guére de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manqüer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croy bien; un autre moins habile que luy, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit estre un peu plus difficile, ne fust-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur, je suis trés-content de ce Dialogue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma loüange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moy qui ay lû dans vôtre ame, & qui veux vous surpren-

prendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ay devinée ; je vous dis *Que je suis ravy de ce que vous m'apprenez, que je m'étois toûjours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus sage qu'il n'étoit de mon temps* ; car puisque ce n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous estonner, en me jettant dans l'extrémité opposée à celle où vous estiez, & de commencer déja à combatre vôtre pensée. Mais n'est-ce pas estre bien habile, que de la sçavoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aye fait repéter je ne sçay combien de fois, & en je ne sçay combien de manieres à ceux qui les soûtiennent ; mais dans ces Nouveaux Dialogues-cy, j'ay bien plus d'esprit, je devine ce que j'ay à réfuter. Roy des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez-bien le langage de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la Critique de nostre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toûjours sur le mesme ton ; je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il est vray ; mais assurément c'est à cause de ce Démon familier que j'avois.

Plu-

Pluton qui prit la chose sérieusement, ordonna,

Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes de son Démon familier, pour deviner les pensées des autres ; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il aportoit quelque Nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voicy une Seconde Partie que j'ay surprise à un Mort que je passois dans ma Barque, & qui s'en estoit chargé.

Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jetterent sur Caron, lui arracherent le Livre, & sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble, sons songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton, qu'ils laissoient là seul sur son Trône.



JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amassa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette Seconde Partie; chacun vouloit sçavoir s'il n'y estoit point interessé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pust la lire à une

une Assemblée si nombreuse; car il falloit satisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Herostrate, & Demétrius de Phalere, on remarqua la joye de Demétrius, qui s'attendoit bien à estre loüé, sur l'Art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit esté également propre aux Spéculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infâme Herostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fist son Procés sur l'embrasement du Temple d'Ephése, avec toute la rigueur qu'il méritoit; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Demétrius ne sçavoit que lui répondre, & lui-même il ne sçavoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il estoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on lui dust reprocher, y estoit cou-

blée convint que Pauline devoit estre réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique; & on luy demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquiter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je croy que les Femmes vivantes seroient de même avis que les Mortes. Il n'est point besoin que par des idées de fidélité rigoureuses, on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à estre fidelles; & tout ce que dit Pauline sur cette matiere-là, est de ces choses qui ne peuvent estre receuës ny en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoy qu'elle fust dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'estoit une bonne Innocente, qui avoüoit la chose comme elle s'estoit passée, qui n'entendoit finesse à rien; & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est d'ordinaire disposé plus favorablement pour ces sortes de Gens-là, que pour de faux beaux Esprits. Elizabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut at-

attaquer Callirhée. Cette Reyne fort contente d'avoir, dit *Que les plaisirs estoient des Terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort legerement, sans y arrester le pied*, reprocha fierement à Callirhée, que c'estoit estre bien hardie que d'oser dire aprés cela, *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient plus guére, si l'on y faisoit une reflexion un peu sérieuse; que les plaisirs n'estoient pas faits pour estre examinez à la rigueur, & qu'on estoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui estoit simple & timide, n'osa répondre à Elizabeth; & peut-estre qu'une autre qu'elle, eust esté bien embarassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui luy a osté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr; il tâche seulement à deviner pourquoy Gigés l'a tüé. Pourveu qu'il puisse prouver qu'il n'a point tant de tort d'avoir voulu faire voir sa Femme dans le

Bain à ce perfide Favory, il est content? Il se console, en s'imaginant que c'est une necessité indispensable que de faire parade de son bonheur, & en suposant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roy captif cria, *sottise, sottise.* D'un autre costé, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon Roy, & de ne luy vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flatent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire, *Que la Nature a si bien étably le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite; qu'il n'y a point de Cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre Cœur, & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celuy sur qui il tombe.*

Quoy, disoient les Morts qui avoient esté galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde? Pourquoy ne veut-il point que les Amans sentent le plaisir d'estre distinguez? Trouveroit-on quelque chose de si doux à estre aimé, si on croyoit ne l'estre que par une certaine ne-

ceſſité de la Nature qui a voulu qu'on aimaſt? On ne pourroit donc point ſe flater de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidelité, à ſon propre mérite? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point beſoin de veritez deſagréables.

Ah! s'écria Elizabeth d'Angleterre, *Si l'on oſtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il?* Qu'ay-je fait à Gigés, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? eſt-ce pour contredire, qu'il veut deſabuſer les Hommes des plus agréables chimeres de l'amour? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidelité, que perſonne n'y euſt pû parvenir; & voici préſentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable, que je ne ſçay ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à eſtre amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homere, lors qu'il ſe vit intéreſſé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en colere? Toûjours des plaiſanteries ſur moy? Suis-je le ſeul aux dépens de qui on puiſſe divertir le Public? Se fait-on préſentement un

honneur de m'inſulter ? Faut-il dire du mal de moy, pour eſtre bel eſprit ? A-t-on mis la réputation à ce prix-là ? Mais encore quel eſt l'endroit que l'on attaque ? C'eſt peut-eſtre l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conſeil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a eſté fort long, & fort opiniaſtré. Les avis ſe partagent, on commence à s'échaufer de part & d'autre; mais comme il n'eſt pas temps alors de s'amuſer à conteſter, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'accommoderoient pas d'un Conſeil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille ſouper, mais que l'on ſe retire chez ſoy, qu'on prenne le repos dont on a beſoin, & qu'on répare ſes forces; car ce ſont deux choſes diférentes que d'ordonner qu'on aille ſouper, & que l'on aille réparer ſes forces, & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la premiere expreſſion, n'euſt pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indiférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui ſera devenu bas par

l'usage populaire, pour estre en droit de badiner sur la divine Iliade ? La réputation d'Homere ne sçauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes ? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts se mirent de son parti, & Fulvie fut obligée à desavoüer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur estoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir si Théocrite de Chio, & Parméniſque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroistre, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir, tous deux hors d'haleine. Ils ne s'estoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dés que Théocrite entendit son Histoire, il s'écria, Ah, falloit-il que cet Autheur me tirast de l'obscurité où j'estois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend-il à rouvrir mes playes, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres que j'ay esté un mauvais Plaisant, & qu'il m'en a coûté

coûté la vie ? Estoit-il besoin qu'il eust recours à moy, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie ? Il en eust si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eust voulu.

Parménisque parut si sublime, & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y entendoient, estoient de ce stile. Il avoüa de bonne foy qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le repéter. Stentor le repéta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la premiere fois, demanda du temps pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas esté que l'on m'entendist, car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts ; prenez-y garde. L'Auteur s'en vangera par la peine que vous aurez à déchifrer mes Sentences Enigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit esté affectée par l'Auteur, & Parménisque répondit ; il a mis les Morts dans ses Dialogues pour y parler ; & parler, c'est ne sçavoir ce qu'on dit la plûpart du temps. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il nous debite, & de

ce qui nous ébloüit quelquesfois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe; voila ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moy, duſſay-je me mettre mal avec lui, je m'en vray travailler à pénetrer dans ſes penſées. Je ſçay bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend plûtoſt que moy cette belle phraſe, *Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées, il y en a une autre qui nous rameine enſuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-deſſus il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parméniſque; je ne vous en quitte pas pour l'éclairciſſement de cette phraſe-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a miſe dans voſtre bouche, c'eſt celle-ci. *Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage.*

tage. J'aurois bien envie de sçavoir, continua-t-il, pourquoy cette pauvre Déesse estoit si ridicule. Elle estoit de bois & malfaite. Est-ce là tant dequoy rire? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des Hommes? C'est qu'ils sont faits pour estre ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone que ses Statuës soient de Marbre, & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule? Parménisque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de temps aprés il y eut une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine, & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprist de soutenir, *Que les Hommes exercent leur domination sur les Femmes, même en amour; que quoy que l'empire dust être également partagé entre l'Amant & la Maistresse, il passoit*

tou-

toûjours de l'un ou de l'autre costé, & presque toûjours du costé de l'Amant. Je voy bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus, ni de mon Histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ay promis *de gouverner toûjours à ma fantaisie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dust mettre si haut le pouvoir des Hommes, elle qui a toûjours fait de son Mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que présentement même *elle voudroit qu'il ne fust point de Maris?* Est-ce à elle à se plaindre que les Hommes usurpent la domination sur les Femmes?

Faustine ne demeura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la desavoüérent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnuë pour ce qu'elle estoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il

y a que les Femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en même temps de ce qu'elles le ſont; vrais diſcours d'une teſte bien mal réglée. La diſpute s'échauffa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir eſté tyranniſées par les Hommes; les autres ſe loüoient de la facilité avec laquelle leurs Amans s'eſtoient laiſſé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues euſt eſté là, il ſe fuſt trouvé bien embaraſſé. Il euſt falu qu'il euſt tâché d'accorder Fauſtine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'euſt pas eſté trop aiſé, ou il euſt eſté réduit à décider en faveur de l'une des deux; & c'euſt eſté décider contre lui-même. Une ſi grande affaire ne ſe fuſt pas terminée ſans beaucoup de peine, ſi on euſt voulu la terminer par un Jugement régulier; mais les Morts ennuyés de cette diſpute, qui prenoit le train de ne point finir, chaſſérent hors de l'Aſſemblée Roxelane & Fauſtine, & les envoyérent vuider ailleurs leurs différens.

Stentor voulant continuer ſa lecture, nomma Seneque & Marot; & auſſi-toſt Seneque ſe montrant à tous ces Morts; Je n'ay point beſoin, leur dit-il, d'entendre

tendre lire ce Dialogue, pour ſçavoir ce qu'il contient. Puis que moy, qui ſuis un Philoſophe trés-ſérieux, & ſi je l'oſe dire, aſſez conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien par-deſſus moy. Je vous déclare que je me tiens dés à préſent pour vaincu; je cede tout l'avantage à Marot, je ne ſuis pas aſſez témeraire pour le lui diſputer. A ces mots il ſe retira; mais Marot avec ſon air gay, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoûtenu le manque de fortune, l'exil, l'empriſonnement, & que c'eſtoit par-là qu'il l'emportoit ſur Seneque, ſur Chriſippe, ſur Zénon, & ſur tous les Stoïciens; Ah! par le Stix, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues eſt brave Homme, il ſçait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoiſſois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçeu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Je ſuis auſſi ſurpris que vous de voſtre nouveau Caractere, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'eut pas prévû que vous deviez tirer tant de gloire d'un exil & d'un empriſonnement que vous aviez bien méritez par voſtre conduite, & par un certain libertinage qui... Ne parlons point de cela, interrompit bruſquement Marot; ne faiſons point ſouvenir les Gens de ce qu'ils ont oublié; car apparemment puis qu'on fait de moi un Héros de Philoſophie, on ne ſçait plus mon hiſtoire. Voila comme les Jugemens de la Poſtérité ne ſont pas ſi redoutables qu'on penſe. La Poſtérité eſt bonne & bien intentionnée, & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens. Morts qui m'avez reſſemblé, conſolez-vous. Un temps viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoy, dit fort ſerieuſement Lucilius, le grand Amy de Seneque, & ſon Diſciple; d'où vient que cet Auteur ſe déclare toûjours contre la raiſon? Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & luy? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter ſur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en mérite? A quoy ſe fiera-t-on? Sur

quoy

quoy comptera-t-on? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'eſtre, dés qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honneſte. On peut naturellement ſe porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour eſtre vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualitez qui ſont acquiſes à force de ſoins? Socrate eſt donc deshonoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations qu'il avoit reçûës de la Nature, & pour n'avoir du ſa ſageſſe qu'à lui-même?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un diſcours un peu ſérieux, il l'interrompit aſſez promptement pour lire le Dialogue d'Artémiſe & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaiſir à une infinité de Mortes qui avoient eſté fort coquettes, & qui ne ſçavoient pas qu'Artémiſe fuſt des leurs. Elles furent charmées *de la Comparaiſon du grand Oeuvre, & de la Fidélité Conjugale*, mais elles ne laiſſérent pas de tomber d'accord qu'elle eſtoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raiſon de ſoûtenir que ces deux choſes fuſſent également impoſſibles. Franchement, dit

l'une d'entre elles, si la Fidélité Conjugale n'est pas aussi impossible que le Grand Oeuvre, elle a ses difficultez, qui sont presque insurmontables avec de certains Maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moy, j'avoüe que je ne me serois pas exposée à toutes les avantures qui ont fait parler de moy, si le mien eust mérité, en continuant d'estre mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les Maris sont des Gens insuportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance ni galanterie; ils courent les Belles par tout où ils peuvent s'en faire écouter; & voila comment ils gastent les Femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, & qui enragent d'estre forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raisonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuse qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer, mais on fut estonné que Galilée eust tant

d'esprit,

d'esprit, & qu'on lui fist dire la plûpart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée estoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philosophie. C'est luy qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ses Lunettes, & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre estude, que celle des bons morceaux. Il estoit entierement enseveli dans les plaisirs grossiers de la Table, & par conséquent, disoit-on, selon les regles que l'Auteur paroist avoir establies, c'estoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée estoit de n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote; Apicius ne vaut guere moins qu'Anacréon; & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les Morts redoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le Sistéme de Platon sur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris; & cette Princesse sans s'embarasser trop, leur répondit que ce n'estoit pas assurément dans les Livres, & qu'il faloit qu'elle eust pris toute cette science sur les lévres de ce Sçavant qu'elle avoit baisé; tant il y a toûjours

à profiter, disoit-elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus sérieusement. Il protesta contre tout ce qu'on luy faisoit dire; il se plaignit qu'on eust renversé son caractere, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui estoit le plus opposé à ses sentiments. Marguerite d'Ecosse parle en Platonicienne, disoit-il, & Platon parle comme auroit du faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le Divin Platon, ou du moins je me suis bien humanisé.

Là-dessus Arqueanasse de Colophon, qui estoit irritée contre lui à cause des Vers qu'il avoit faits sur elle, & qui estoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit esté Vieille; soutint à Platon qu'il n'avoit point esté si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne ne luy avoit point fait de tort, en le faisant parler sur l'amour d'une maniere assez libre, qu'il en avoit luy-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laissant à la Postérité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philosophe de sa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il l'estoit.

Platon répondit qu'il estoit fort surprenant, qu'on aimast mieux juger de luy par

par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-estre faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crust Galant, & qu'on ne le voulust pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philosophie. Il se trouva un Mort qui pour le consoler luy dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractere; que comme sa maniere d'expliquer estoit sublime, & quelquefois fort envelopée, on luy avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la pensée & du tour, il devoit estre assez content d'un certain endroit où il prétendoit démesler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en estat d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que son nom fust oublié depuis long-temps, fut ravy de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour estre un Personnage; mais sa joye fut bien rabatuë, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on luy faisoit dire. Il avoüa qu'il ne sçavoit ce que c'estoit

que les Préjugez, & il crut que ce devoit estre quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuse, entendit un peu dequoy il estoit question; mais il ne laissa pas d'estre surpris, qu'on ne luy eust pas fait dire un mot de son métier, & qu'on l'eust jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas esté assez grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'estoit-là l'idée qu'on avoit eüe de luy; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux sçû, c'estoit ces deux Arts, & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere-là, que des Préjugez. Je croy même, ajoûta-t-il, que parce qu'on sçait que je ne dois pas estre fort habile sur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit, *Qu'il faut conserver les Préjugez de la coutume pour agir comme un autre Homme, & se défaire de ceux de l'esprit pour penser en Homme sage*; & je réponds brusquement, *Qu'il vaut mieux les conserver tous.* Je n'entens pas bien ma réponse. Ay-je voulu dire que le meilleur party estoit de conserver tous les Préjugez, tant

ceux de l'esprit que ceux de la coûtume ? Mais il est toûjours bon de bannir ceux de l'esprit, puis qu'ils font obstacle à la découverte de toutes les veritez. Ay-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des Préjugez de l'esprit, que de s'en défaire, & de conserver en même temps ceux de la coutume ? Mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défist des Préjugez de la coutume, & qu'il ne fust pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ay voulu dire. Je croy que si on eust mis en ma place quelque Philosophe, on l'eust fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si prés.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant, lors qu'il luy vint de la part de Pluton un ordre de quitter sa lecture, & de luy apporter le Livre. Il obeït aussitost, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre) furent extrémement fâchez de voir cette lecture finie. Ils se réjoüissoient aux dépens des Morts illustres qui estoient interessez dans ces Dialogues. Ils estoient ravis de les y voir maltraitez ; & pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils estoient

bien sûrs que l'Auteur ne les attraperoit ny dans les Histoires, ny dans le Dictionnaire historique, & qu'ils estoient tout-à-fait hors de la prise d'un Homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils estoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'estoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins pour les Anciens, leur réputation estoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'esttoient pas si bien establis, il estoit important qu'on ne prist pas sur leur chapitre des impressions desavantageuses, & que leur gloire qui ne faisoit encore que de naistre, estoit trop foible pour résister à toutes sortes de plaisanteries. Voila pourquoy Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne; mais comme Stentor estoit curieux, il en avoit lu le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret par les sermens les plus redoutables qui se

fassent aux Enfers ; mais à dire le vray ; tous les fermens des Enfers ne sont pas grand' chose ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes ? Ils alloient luy faire la cour avec grand soin pour l'empêcher de parler, & de réveler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns qui convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point ; mais Stentor qui se plaisoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le silence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il luy soûtenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le secret ne put durer fort long-temps.

Un jour David Riccio eut la hardiesse de soûtenir à Achille qu'ils avoient esté tous deux Joüeurs de Lut, mais avec cette diférence, qu'Achille s'estoit amusé à en joüer, tandis qu'il eust esté question de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour luy il avoit quitté le Lut pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin, que les Héros de l'Iliade qui en furent avertis, vin-

vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en mesme temps de la surprise, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoy qu'il ne soit Héros que par la force de ses poulmons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, & propre à se faire entendre par tout l'Enfer; est-ce là le témeraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bièn qu'il sçache que quoy qu'il ait esté Ministre d'Etat, on se souvient toûjours de son origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on luy donne un caractere aussi bas qu'au plus misérable Violon qui ait jamais esté.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'estoit flaté qu'aprés ses avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne luy fust jamais tombé en pensée, que malgré toutes les Entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pust dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confusion de David Riccio; & la Duchesse de Valentinois qui se trouva là présente, insulta encore à ce Malheureux, en disant qu'elle n'avoit jamais de joye plus sensible que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces sortes de Gens, à qui la fortune

avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, & qu'elle remercîroit volontiers, si elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit mal-traité David Riccio.

Stentor ne put s'empescher de repliquer à la Duchesse ; & remerciriez-vous cet Auteur, s'il faisoit rouler toute vôtre gloire sur ce que vous avez esté une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de visage ? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous disputez à Anne de Boulen le prix de la Conquetterie, & qu'enfin vous l'emportez sur elle, parce que vous vous estes fait aimer toute Grand' Mere que vous estiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Duchesse ? Cela n'est point du tout naturel ; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui soit fondé sur les années. Vostre Auteur ne connoît donc pas bien les Femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fiere de vostre âge.

Moliere ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, & sur les soins que les Femmes prennent pour tâcher de déguiser leurs années. Il traita cette matiere si agréablement, que Stentor tout surpris de l'entendre, luy

dit,

dit, mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les Dialogues. Vous y tenez Nouveaux de certains discours de Philosophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de Philosophie, s'écria Moliere! On se moque. Mon caractere est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent? Je ne sçay, répondit Stentor, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment, que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, & en suite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que luy, qui est le Pere des Tourbillons & de la Matiere subtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague, sceut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez la pruderie dont elle se piquoit, & qu'elle luy faisoit une certaine comparaison des Femmes & des Rivieres, qui donnoit à entendre qu'elle eust voulu voir autant de Païs que le Danube. Il n'y eut que Montézume qui fut content.

Quand

Quand ce Roy de Mexique eut ſceu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conceut tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucidide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roy des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviſerent à l'exemple de ces derniers, de ſe plaindre auſſi; & la foule fut auſſi grande chez Pluton qu'elle l'avoit eſté la premiere fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut pour éviter la confuſion, que chacun miſt ſes plaintes par écrit; & quand il les eut receuës toutes, il fut aſſez étonné de trouver parmy ce nombre une Requeſte, dont voicy les termes.



A
PLUTON.
REQUESTE DES MORTS DESINTERESSEZ

Roy des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échapez à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugez propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous interesser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroist, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les

Les Belles sont de tout Païs ; & les Rois mesme, ny les Conquérans n'en sont pas.

Est-ce que les Belles sont reconnuës par tout pour Belles, & que les Roys, ny les Conquérans ne sont pas reconnus par tout pour Rois ou pour Conquérans? Mais qu'une Belle Chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux, & son nez large. Elle s'apercévra bien que les Belles ne sont pas de tout Païs. Un Conquérant Chinois qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoistre pour un Conquérant, si la fortune le favorisoit; & Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eust pas été leur charme. Un Grec sçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eust pas sçeu si bien donner de l'amour. Les gousts pour la beauté sont diférens dans les Nations, mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainsi les Conquérans sont de tout Païs, & les Belles n'en sont pas.

Les vrayes loüanges ne sont pas celles qui

s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroist pas trop juste. Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis même, sont de vrayes loüanges; mais ce sont de vrayes loüanges aussi, que celles qui sont données par des Gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louënt, ne le fassent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les Délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flaté de cette loüange, parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la meritast; & Attila estoit-il mieux loué par ceux qui en l'appellant le Fleau de la colere Celeste, estoient bien fâchez d'être réduits à le reconnoistre pour un grand Homme de Guerre?

La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'est avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devroit il point l'arrester pour lui en demander l'ex-

l'explication? La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle. *C'est-à-dire dans le sens de Socrate, & par raport à ce qui précede, que la Nature distribuë également dans tous les siecles, cette douzaine d'Hommes raisonnables qu'elle a à répandre par toute la Terre;* Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit, *cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raisonnables à un siecle, qu'à un autre. Mais qu'est-ce que juger également? Qu'est-ce qu'imiter dans ses jugemens l'égalité que la Nature observe dans cette distribution? Tout cela est sauvé en apparence par le mot de regle qui est équivoque, & dont l'oreille se contente, mais l'esprit ne s'en contente pas, & du moment que cette expression est developée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.*

L'ambition est aisée à reconnoistre pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere, elle est inquiete, pleine de projets chimériques, elle va au delà de ses souhaits, dés qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fust par toutes ces

 qua-

qualitez que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eust aisément passé pour un Ouvrage de l'imagination du temps que nous estions Vivans, car il estoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour a l'ambition, & aprés qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour estoit reconnu pour une passion si paisible, & si douce, on n'eust pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devinstes vous fou? D'une maniere fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourveu que nous ne retrouvions pas au bout de dix lignes, Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques sont si foux, que le plus souvent ils se traitent de foux les uns les autres.

Si

Si les Frenétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est point estre fou, que d'appeller foux ceux qui le sont.

Voila, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables, dont nous avons crû estre obligez de nous plaindre par le seul intérest de la raison. Il y a parmy nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues; mais nous n'avons point esté de leur avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent estre plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puis que c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous estes l'Apollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrene.

Pluton répondit à cette Requeste de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit

tenu pour bien critiqué ; & ſur les plaintes des autres Morts, voicy les Réglemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Radamante.

I.

Que nonobſtant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Héroſtrate, il ſeroit rétably dans ſa mauvaiſe réputation.

II.

Que des Amans fidelles ne paſſeroient point pour eſtre auſſi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raiſons pour juſtifier ſon Avanture.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Marot reconnoiſtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Séneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ny Deſcartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montezume ne sçauroit à fonds que l'Histoire de Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuse Chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnast un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Faustine.

XI.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

XII.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

XIII.

Que Juliette de Gonzagues suprimeroit ses Comparaisons, ou avoüeroit qu'elle ne se fust point accommodée du Serrail.

XIV.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joüeur de Lut.

XV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises Pointes, & que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi-bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'avisast de copier le Copiste, par de Nouveaux Dialogues, qui méritassent d'estre critiquez.

TITRES ET SUJETS
des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

Dialogues de Morts Anciens avec des Modernes.

Dialogues de Morts Modernes.

Titres & Sujets des Dialogues contenus dans ce Second Volume.

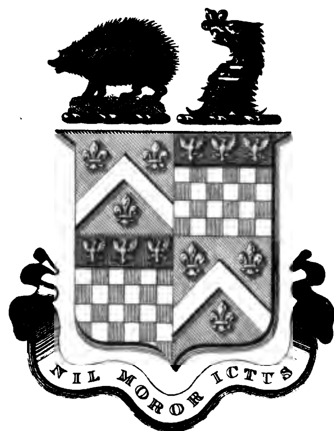
MORTS ANCIENS.

Morts Anciens avec des Modernes.

MORTS MODERNES.

FIN.

3 vols
J. G. Aspin
4. 5. 79
£125.00


NIL MOROR ICTUS



